

1ère année - numéro 1

Décembre 1998

**BULLETIN de
LIAISON des
ETUDES sur les
MOUVEMENTS
REVOLUTIONNAIRES**

*« Isolé, aucun spécialiste ne comprendra jamais rien
qu'à demi, fût-ce à son propre champ d'études.
[L'histoire] ne peut se faire que par entr'aide »
Marc Bloch, Apologie pour l'histoire.*

15 Francs

TABLE DES MATIERES

- Déclaration d'intentions.....page 3
- Editorial : Pourquoi ce Bulletin ?page 4
- Tribune : Réflexions et réfections sur l'utilisation du vocabulaire dans l'étude de l'extrême gauchepage 5
- Centres d'Archives : Archives d'Amsterdampage 7
- Liste des chercheurspage 10
- Rubrique Internet : Balkans, Croatie, Serbiepage 11
- Présentation d'éditions et de collections : Entretien avec Gérard Gueganpage 12
- Compte-rendus de lectures.....page 17
 - Yair AURON, *Les juifs d'extrême-gauche en Mai 68*, par Y. Kindopage 17
 - Jack BARNES, *Le visage changeant de la politique aux Etats-Unis. La politique ouvrière et les syndicats*, par Q. Dauphinépage 18
 - Robert BARSKY, *Noam Chomsky, une voix discordante*, par C. Jacquierpage 20
 - BOURSEILLER, Gluckstein, Rigoulot and Co. : Bilan d'une polémique ?, par J.-G. Lanuquepage 22
 - Gérard FILOCHE, *68 98, Histoire sans fin*, par J.-G. Lanuquepage 24
 - Carlo GINZBURG, *Le juge et l'historien. Considérations en marge du procès Sofri*, par Y. Kindopage 24
 - A propos d'un livre sur le situationnisme : Shigenobu GONZALVEZ, *Guy Debord ou la beauté du négatif*, par P. Bourrinet.....page 26
 - Philippe GOTTRAUX, « *Socialisme ou Barbarie* », un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre, par Q. Dauphiné.....page 29
 - Thierry JONQUET, *Rouge c'est la vie*, par Y. Kindo.....page 30
 - Jean-Jacques MARIE, *Staline et Trotsky*, par J.-G. Lanuque.....page 31
 - Margreet SCHREVEL et Gerrit VOERMAN (sdd), *De communistische erfenis. Bibliografie en bronnen betreffende de CPN*, par P. Bourrinet.....page 32
 - Bernard THOMAS, *Les Vies d'Alexandre Jacob*, par C. Jacquierpage 32
- Bibliographie thématique : Mai 68page 36
- Revue des livrespage 39
- Revue de presse.....page 42
- Revue des revues.....page 43
- Illustrations et Crédits - Bulletin d'abonnementpage 44

Equipe de Rédaction : Jean-Pierre Bigaré - Philippe Bourrinet - Florence Collet - Quentin Dauphiné - Charles Jacquier - Yann Kindo - Jean-Guillaume Lanuque.

DECLARATION D'INTENTIONS

L'étude de l'extrême gauche, des minorités révolutionnaires marxistes, libertaires, ou des mouvements de contestation de la société, est un domaine délaissé de l'histoire savante et de la recherche. Bien que des travaux continuent de se multiplier, leurs différents auteurs restent isolés les uns des autres ; et malgré des relations occasionnelles de personne à personne, il manque une réelle coordination de ces liaisons. Cette fragmentation de la recherche accentue la difficulté de fonder une épistémologie de ce champ d'étude.

Qui plus est, les travaux déjà réalisés portent essentiellement sur des biographies, ou sur l'angle idéologique des choses. Des types d'approche tels que les permettent la sociologie, la philosophie, l'anthropologie, la psychanalyse, l'histoire orale ou celle des mentalités, sont trop rarement mis à contribution. Toutes ces faiblesses commandent l'utilité, voire la nécessité, de créer un bulletin permettant de relier tous les chercheurs, et de leur donner un vecteur facilitant les échanges et contribuant à féconder un champ de recherche encore en friche.

Pour ce faire, l'indépendance à l'égard de toute organisation politique ou syndicale s'avère indispensable, afin de fournir des travaux d'histoire différents de ceux des militants historiens, et de viser à la scientificité. Néanmoins, nous sommes tous unis par les valeurs d'émancipation

sociale et humaine. De même, la décision prise de ne fixer aucune limite stricte aux champs chronologique ou géographique abordés doit permettre un enrichissement et un approfondissement maximum de la recherche. Si, par la force des choses, le XXème siècle et la France seront des thèmes privilégiés, ils ne doivent en aucun cas constituer des limites. La constitution, à terme, d'un réseau international en dépend.

Ce bulletin vise donc à coordonner les recherches pour ce champ d'études sur lequel il y a tant à faire, en fournissant à tous, chercheurs, étudiants, ou simple amateurs, un matériau trop souvent dispersé. Sans concurrencer les revues déjà existantes, qui publient articles ou documents, le Bulletin fera, trois fois par an, le point sur l'actualité des livres, articles, travaux universitaires et manifestations intéressantes ; ces listes seront complétées par quelques notes de lecture synthétiques, et par des bibliographies thématiques et des présentations de centres et fonds d'archives. Enfin, des lettres de lecteurs pourront être publiées, et une présentation des chercheurs qui le souhaitent sera intégrée, permettant éventuellement de tisser des liaisons nouvelles entre eux.

Pour la Rédaction, Jean-Pierre Bigaré -
Philippe Bourrinet - Jean-Guillaume
Lanuque..

EDITORIAL : POURQUOI CE BULLETIN ?

Le *Bulletin* dont vous avez entre les mains le premier numéro est le résultat d'une longue maturation. Il aura en effet fallu quasiment une année et demie pour aboutir à la concrétisation d'une telle formule. Fruit d'un travail d'équipe, il témoigne du fait que nous avons, tant bien que mal, réussi à dépasser nos divergences, ou tout au moins à les mettre de côté, pour créer ce que nous espérons être un élément fédérateur...

Toutefois, ne crions pas victoire trop tôt : la souscription que nous avons décidé de lancer à partir de juin 1998, afin d'évaluer l'importance du lectorat sur lequel nous pourrions compter, est loin, très loin, d'avoir été un succès. Scepticisme vis-à-vis d'un bon de souscription qui pouvait apparaître comme trop abstrait ? Doutes sur la possibilité d'une telle entreprise, dont les tentatives, par le passé, ont souvent été victimes de querelles politiques ? Ces interrogations fort compréhensibles constituent, pour nous, un moteur supplémentaire. Après tout, vous avez en mains la meilleure preuve que la fabrication d'un outil commun et serein est possible. Ce *Bulletin* ne pourra vivre que par votre confiance, votre travail et le nôtre. Ce n'est qu'à cette condition qu'il remplira un de ses objectifs prioritaires : être un forum, un carrefour de la recherche sur les mouvements révolutionnaires et l'extrême gauche.

Nous pensons en effet que plutôt que de s'affronter et disperser de l'énergie, il est indispensable de s'unir et de collaborer, de mettre en commun nos ressources, nos réflexions et nos méthodes. Non seulement pour faciliter le travail des jeunes chercheurs, de ceux qui se lancent sans savoir où aller, ou même de ceux, sans doute trop nombreux, qui renoncent à investir un tel domaine de recherche par crainte de l'inconnu, peur d'aborder des terrains minés et/ou inexplorés. Mais aussi

pour faire de ce champ d'étude, trop longtemps dominé par l'idéologie et la polémique, un domaine aussi scientifique que d'autres. De fait, les objectifs du *Bulletin* seront de constituer un réseau de chercheurs, en France et à travers le monde, Internet devant faciliter les contacts et les échanges; de produire des travaux inédits, qui sachent profiter de toutes les ressources de l'interdisciplinarité; de contribuer à l'élaboration d'une épistémologie. Initier des colloques, impulser des synthèses, faire rentrer ce domaine de recherche à l'université, souligner l'utilité sociale de tels travaux, pourront constituer autant de pistes à plus long terme.

Pour tout cela nous avons besoin de vous : de vos avis, remarques et critiques sur la forme présente du *Bulletin*. Et aussi de vos idées de rubriques supplémentaires. Pour tout ce qui est débats de fond et de forme, nous comptons, dès le second numéro, ouvrir une rubrique « courrier des lecteurs », qui se fixera le moins de limites quantitatives possibles ; et bien sûr, la rubrique « tribune » pourra accueillir vos éventuelles contributions. Seule la confrontation des différentes analyses permettra de progresser. Dans la même optique, les notes de lecture visent justement à tenter de définir, par le négatif et/ou le positif, les méthodes et pistes à suivre pour progresser vers une scientificité accrue dans l'étude des mouvements révolutionnaires. Plus, les rubriques, telles qu'elles apparaissent dans cette première livraison, ne sont pas nécessairement définitives : il sera tout à fait possible de les modifier ou d'en ajouter d'autres, suivant vos observations. De même, si des personnes suffisamment motivées souhaitent intégrer l'équipe de rédaction, qu'elles fassent acte de candidature. Ce *Bulletin* peut et doit être un lien vivant, à vous de nous rejoindre.

TRIBUNE

Réflexions et réfections sur l'utilisation du vocabulaire dans l'étude de l'extrême gauche

Nous nous contenterons ici d'apporter des éléments de réflexion à une épistémologie, encore vaporeuse, du trotskysme, et par extension de l'extrême gauche; ce, sur un sujet bien précis, et qui nous paraît être un outil de base de la recherche : le vocabulaire politique usité pour et par le mouvement trotskyste. Quel que soit l'aspect illusoire et trompeur qu'ils peuvent revêtir, les mots, particulièrement les qualificatifs de ce genre, le fait de se qualifier ou de qualifier autrui relève rarement du hasard. Cette importance du vocabulaire est d'autant plus réelle si on la replace dans un contexte de travail collectif. Ainsi, la rédaction de notices biographiques pour la nouvelle période du Maitron nécessite un minimum d'accord sur les termes utilisés, afin de parvenir à une cohérence scientifique accrue. Il est donc temps d'essayer de remplacer une terminologie par trop polémique, et de discuter ensemble d'éléments nouveaux, de jalons à poser.

En parlant de termes polémiques, je pense bien sûr à tous ces mots formés dans le feu de la critique, et qui visaient à déconsidérer l'adversaire politique. Il en va ainsi du « gauchisme », de l'« ultra gauche », ou, pour le trotskysme, du « pablisme » et du « lambertisme ». Inversement, « trotskyste » ou « marxiste », qualificatifs également forgés par l'adversaire d'alors, peuvent continuer à être utilisés, à condition de bien les définir, pour la simple raison que les groupes ou militants que l'on affublait de ces termes les assumaient pleinement, s'en servant même à leur avantage. Le fait de mettre à plat ces expressions est une des conditions pour réussir à écrire une histoire sereine, qui ne soit pas prisonnière des querelles du

passé et d'enjeux strictement politiques. La démarche qu'il me semble nécessaire d'adopter, c'est de partir des faits avant de tenter d'élaborer la moindre typologie. Ce qui ne doit pas empêcher d'utiliser provisoirement, faute de mieux, ces qualificatifs polémiques, comme instruments de travail, à condition de garder à l'esprit leur caractère restrictif et a-priori non scientifiques; par exemple, qualifier le Parti Communiste Internationaliste (PCI) entre 1952 et 1955 de « lambertiste » serait assurément erroné, quant on connaît l'importance du rôle joué alors par quelqu'un comme Marcel Bleibtreu.

Ainsi, l'usage des vocables de « lambertiste » et de « pablisme » (voire de « frankiste », comme on a pu parfois le lire), sans user de guillemets prudents, risque de conditionner partiellement l'esprit du chercheur en lui fournissant des préjugés préalables, qui peuvent même conduire à des intuitions erronées, des conclusions prématurées. A moins, faute de mieux, d'essayer de délimiter avec beaucoup de précisions et de rigueur l'usage que l'on souhaite en faire. Mais le problème reste que ces termes sont à géométrie variable : chaque mouvement politique, révolutionnaire ou non, trouve toujours « ses » gauchistes sur lesquels concentrer ses critiques, comme les trotskystes pour le PCF, le Parti Socialiste ou même pour certains courants de l'« ultra gauche ». De la même manière, « pablisme » servit à stigmatiser l'orientation prise par la IVème Internationale dans les années 50, et put par la suite servir à désigner le Secrétariat Unifié de cette organisation... alors même que le dit Pablo l'avait quitté,

suivi par des militants que l'on pourrait également qualifier de « pablistes » !

On voit vite, dans ces conditions, l'imbroglio partisan dans lequel on risque fort de tomber. Le plus simple, dès lors, serait, à mon avis, de s'en tenir à un vocabulaire simplement descriptif, à défaut d'être (pour l'instant) analytique. Plutôt que de parler d'« ultra gauche », les qualifier de communistes de gauche ou plus simplement du nom de leurs courants respectifs, si tant est qu'ils l'assument (communistes de conseils, bordiguistes). Plutôt que de parler de « lambertiste » et « pabliste », se servir du nom de leurs organisations respectives; quitte, en cas de doublon, à y adjoindre un complément qui

les caractérise de manière évidente (Partis Communistes Internationalistes majoritaire et minoritaire pour les deux branches de la scission française de 1952, par exemple). Et peut-être songer à bannir des expressions comme celle de gauchiste, qui risque fort de ne pas convenir à un travail scientifique. Dans tous les cas, seule la multiplication des travaux de recherche, particulièrement sur des périodes jusqu'à présent négligées, pourront permettre d'élaborer un vocabulaire usuel et partagé, qu'il soit nouveau ou simplement rénové, qui puisse servir d'instrument de travail collectif.

J.-G. Lanuque



CENTRES D'ARCHIVES

Archives d'Amsterdam

Nous donnons ici un descriptif des plus récentes archives classées de groupes et surtout d'individus représentatifs de courants de pensée et d'action politiques. Pour la liste des archives de l'Institut, nous invitons le lecteur à faire une visite au site Internet suivant : www.iisg.nl/archives.

Henk HONDIUS, *Inventaire des archives d'André Jean Eugène Prudhommeaux et de Dora Ris*, IISG, Amsterdam, 1995. André Prudhommeaux, né dans une commune fouriériste fut une personnalité marquante, avec sa femme Dori, du mouvement libertaire. D'abord, pacifiste, trotskyste, puis « ultragauche » bordiguiste, conseiller, il fut à l'origine du journal « L'Ouvrier communiste ». Il eut des contacts avec le mouvement communiste des conseils allemand, hollandais, anglais. Il publia la *Correspondance internationale* puis *Terre libre*, qui fut un organe de la Fédération anarchiste française. Engagé dans le camp anarchiste espagnol, il anima *l'Espagne antifasciste* et *l'Espagne nouvelle* de 1937 à 1939. Après la guerre, il participa à la commission des relations internationales anarchistes (CRIA). Il fut éditeur du Libertaire et écrivit dans de nombreux journaux anarchistes, jusqu'à sa mort en 1968. Ses archives furent léguées par sa fille en 1988. Elles comprennent entre autres une importante correspondance, en particulier avec l'anarcho-conseilliste écossais Guy Aldred; un dossier van der Lubbe qu'il défendit vigoureusement en 1933-34; des documents de la CRIA; une correspondance internationale de la Fédération anarchiste.

Götz LANGKAU, *List of the Papers of Paul Mattick, 1921-1981*, IISG, Amsterdam, 1997. Paul Mattick, un

théoricien du communisme des conseils germano-hollandais, avant et surtout après-guerre - et remarquable auteur du livre *Marx et Keynes* - n'était pas un maniaque du classement; et bien de ses documents et lettres manquent. Sa famille, depuis les USA, a légué à l'IISG une collection de documents et lettres qui méritent qu'on s'y attarde. Les manuscrits des ses articles et surtout de ses travaux sur l'économie capitaliste et la thèse de la baisse tendancielle du taux de profit seront précieux pour les éditeurs de ses œuvres en allemand et anglais. On trouvera les lettres envoyées de différents pays, de différents groupes (comme le KAPD et l'AAU allemands avant 1933), de personnalités comme Pannekoek (Pays-Bas), Guy Aldred (Ecosse) avant la guerre. Les archives contiennent une collection de lettres manuscrites envoyées par Henryk Grossmann (le théoricien de la thèse de la baisse tendancielle du taux de profit, comme explication de la crise du capitalisme), depuis Paris, où il était réfugié après 1933. Ces lettres sont d'un riche contenu théorique et montrent un réel débat sur l'interprétation du marxisme entre Grossmann et Mattick. Pour la période d'après-guerre, il existe un fonds important de lettres envoyées par Maximilien Rubel, communiste de conseils et éditeur-traducteur de Marx en Pléiade, Serge Bricianer, et d'autres.

C.E.W.M. HOSKENS, *Scheuer Collection*, 1986. Georg Scheuer (1915-1996) fut l'un des fondateurs du trotskysme en Autriche. Emprisonné comme trotskyste, puis relâché peu avant l'Anschluss, il se réfugia en Belgique et en France. Lors de la conférence de Périgny en 1938, il vota contre la fondation d'une quatrième internationale. Pendant la

guerre, en contact avec des trotskystes de gauche français et des bordiguistes italiens, il fut l'un des principaux fondateurs et animateurs dans la clandestinité des Revolutionäre Kommunisten Deutschlands (RKD), qui comprenait surtout des militants autrichiens, et inspirateurs du mouvement des Communistes-Révolutionnaires. Journaliste à l'AFP après-guerre, il conserva ses positions « ultragauches », sans militer, mais en menant une activité d'historien du mouvement ouvrier. Il a laissé des souvenirs, en allemand, qui attendent toujours leur éditeur en France. Impeccablement classées par lui, ses archives sont une mine d'informations sur les mouvements trotskystes allemand, autrichien et français avant et pendant la guerre; et surtout forment une riche documentation sur le bordiguisme et les RKD et CR pendant la guerre, dans leur activité clandestine. Si les publications que possédaient Georg Scheuer sont dans le fonds de la Bibliothèque, on trouvera d'intéressants (et rares) bulletins intérieurs des bordiguistes français et italiens, et des RKD.

Archives de Rodolphe PRAGER. Rodolphe Prager, né à Berlin en 1918, a laissé récemment environ 10 mètres linéaires d'archives sur le mouvement trotskyste international. L'ancien vice-président de l'Institut Léon Trotsky, à Paris, et auteur des quatre volumes des Congrès de la Quatrième internationale, a eu une longue activité militante, qui lui a permis de réunir une masse impressionnante de matériaux. Emigré à Paris en 1929, avec ses parents, Rodolphe Prager a milité de 1931 à 1935 dans les Jeunesses socialistes. En 1937, il devint membre du Parti communiste internationaliste (PCI) de Pierre Frank et Raymond Molinier. En 1938, il est membre du Parti socialiste ouvrier et paysan de Marceau Pivert. Après 1940, dans la clandestinité, il est le principal fondateur du groupe « La seule voie », qui devient en

1943 le Comité communiste internationaliste (CCI). Après la guerre il fut membre du PCI trotskyste refondé, puis, jusqu'en 1969, du PSU. Les archives embrassent la période allant de 1921 à 1994 inclus. On trouvera de nombreuses photocopies et documents concernant Trotsky et la IV^e internationale, avant la guerre. Le plus important semble être les documents du Comité exécutif international, du secrétariat de la Quatrième internationale. Les archives Prager sont une mine sur les différentes sections de la Quatrième internationale : France, Autriche, Allemagne, Belgique, Suisse; Amérique latine et USA; Indochine. Ces archives complètent très bien celles de Pierre Frank, léguées à la BDIC de Nanterre.

Archives Gomez Pelaez. Fernando Gomez Pelaez (1915-1995) a été une figure marquante du mouvement libertaire, d'abord en Espagne, puis en France en exil après la victoire de Franco. Il a été responsable de la revue *Solidaridad obrera*, publication de la CNT à Paris et de *Frente libertario*. De 1977 à 1982, il publia *Confrontacion*. Il se consacra en collaboration avec l'IISG à la préservation des archives de la CNT et de la FAI de la guerre d'Espagne, qui se trouvent à l'Institut. Son fils Freddy Gomez a légué les 21 mètres linéaires des archives de son père. Beaucoup de matériel imprimé, mais aussi une énorme correspondance; une documentation de premier ordre sur le mouvement libertaire en exil : circulaires, bulletins internes, minutes de congrès. Un inventaire détaillé est en cours.

Archives du groupe Solidarity de Londres. Le groupe *Solidarity* a joué dans les années 60 et 70 un rôle majeur dans l'émergence d'un courant conseilliste en Grande-Bretagne. Né en 1960 d'une scission de la Socialist Labor League, il apparut rapidement comme une organisation « sœur » de *Socialisme ou Barbarie*. Sous le nom de Cardan, Castoriadis fournit de

nombreuses contributions à la revue *Solidarity*. Plusieurs de ses textes furent publiés sous forme de brochures. Organisé en groupes locaux plus au moins autonomes, dont celui de Londres était le centre, *Solidarity* se scinda en plusieurs tendances et finit par s'auto-dissoudre en 1981. Un des groupes survivant de cette dissolution s'agrégea autour de la revue *New Ultra-Left review*, qui prit plus tard la dénomination d'*Intercom*. Particulièrement intéressante est la correspondance du groupe avec divers pays, de la Scandinavie à l'Australie. *Solidarity* fut en contact avec Cajo Brendel des Pays-Bas, Henri Simon en France (*Informations et correspondance*

ouvrières, Liaisons). On notera la présence de bulletins internes, de comptes rendus de réunions publiques, reflétant la vie politique du milieu conseilliste anti-autoritaire en Grande-Bretagne. *Solidarity* est un jalon important dans l'histoire du mouvement de « Mai 1968 » au niveau international. C'est dire l'importance de ces archives.

Nous reviendrons dans le prochain numéro sur l'état des archives qui doivent être connues par tout historien travaillant sur l'histoire des extrêmes gauches.

P. Bourrinet



LISTE DES CHERCHEURS

Remarque : Cette liste comprend à la fois les membres de l'équipe de rédaction, et tous les chercheurs qui souhaitent y figurer. Leur autorisation nous est nécessaire. Les renseignements qui sont donnés pour chacun sont évidemment très synthétiques, essentiellement en raison d'une place limitée. Le but est d'initier des contacts entre chercheurs pour des échanges d'informations ou de réflexions. Tout courrier pour obtenir les coordonnées de certains de ces chercheurs, ou pour figurer dans cette liste, sera le bienvenu.

- **Jean-Pierre BIGARE**

Ecrits : termine une thèse sur la pensée politique de C. Lefort et C. Castoriadis.

Thèmes de recherche : groupe « Socialisme ou Barbarie ».

- **Sylvain BOULOUQUE**

Ecrits : maîtrise sur « les anarchistes et les guerres coloniales » (à paraître), articles.

Thèmes de recherche : anarchistes et libertaires, communisme, prépare une thèse sur le syndicalisme dans l'entre-deux-guerres.

- **Philippe BOURRINET**

Ecrits : maîtrise sur « la gauche communiste italienne (1912-1950) », thèse sur « la gauche communiste hollandaise (1907-1950) », articles.

Thèmes de recherche : courants dits « ultra gauche » (bordiguisme, communisme de conseils, etc...), Yougoslavie.

- **Florence COLLET**

Ecrits : maîtrise sur les trotskystes devant la guerre en ex-Yougoslavie, DEA sur « les trotskystes français face à l'occupation nazie ».

Thèmes de recherche : trotskysme, Europe Orientale.

- **Quentin DAUPHINE**

Thèmes de recherche : trotskysme, M. Pablo et son courant.

- **Olivia GOMOLINSKI**

Ecrits : « May Picqueray, une mémoire du mouvement libertaire » (à paraître chez Encrage), articles.

Thèmes de recherche : anarchistes et libertaires.

- **Charles JACQUIER**

Ecrits : présentation de livres, articles.

Thèmes de recherche : anarchistes et libertaires, courants dits « ultra gauche » (« Socialisme ou Barbarie », communisme de conseils, etc...).

- **Yann KINDO**

Ecrits : maîtrise sur « la LCR en Moselle (1968-1986) ».

Thèmes de recherche : trotskysme.

- **Jean-Guillaume LANUQUE**

Ecrits : maîtrise sur « les trotskystes face à la guerre d'Indochine, 1945-1954 », DEA sur « les trotskystes français et l'Algérie de 1945 à 1965 », articles.

Thèmes de recherche : trotskysme, prépare une thèse sur le même sujet que le DEA.

- **François LIVARTOWSKI**

Thèmes de recherche : trotskysme, prépare une maîtrise sur « les militants trotskystes français de 1944 à 1948 ».

RUBRIQUE INTERNET

HYPERLIENS - Useful HYPERLINKS

Pour la question yougoslave, nous indiquons quelques sites, surtout informatifs. Vu les passions nationalistes exacerbées, certains de ces sites doivent être consultés avec prudence, en comparant les points de vue antagonistes.

Albania and Kosovo

- [agence presse Albanie](#)
- [Albanian Home Page](#)
- [INCORE : Conflict Data Service : Internet country Guides : Albania](#)
- [Informations pour Albanie](#)
- [KOHA Ditore Qendra për Informim e Kosovës](#)

Balkans

- [Balkans books rare out-of-print antiquarian \(from Eastern Books of London\)](#)
- [Sources on the Balkan Peninsula](#)

Croatia and Serbia

Quelques sites intéressants pour l'histoire de la Yougoslavie. L'esprit critique et comparatif est une nécessité impérieuse lors de la consultation de sites, qui, même à caractère universitaire, sont marqués par les passions nationales.

- [Croatia - Hrvatska; History - Povijest](#)
- [Croatian History Links - General Country History - Croatian Emmigrants - Books reviews/references](#)
- [Istria.com - Home Page](#)
- [Jasenovac in Second World War](#)
- [Studia Croatica - Indice General](#)
- [Ustas'`e](#)
- [B92 Open Serbia](#)
- [Dialogue](#)

Un recueil d'études historiques, d'un point de vue universitaire serbe :

- [Dusan T. Batakovic - Articles](#)

Des textes sur la question yougoslave :

- <http://huizen.dds.nl/~left-dis/>
- Subscribe and messages to: left-dis@dds.nl

PRESENTATION D'EDITIONS ET DE COLLECTIONS
--

ENTRETIEN AVEC GERARD GUEGAN

Gérard Guégan est écrivain et éditeur. Il dirige la collection « Babel-Révolutions » chez Actes Sud.

Quel a été votre parcours dans l'édition, qui vous a amené à diriger cette collection ?

Juste après 68, j'ai fondé les éditions « Champs Libres », qui ont été en gros « à la gauche de Maspéro », en balayant tout le champs de l'ultra-gauche, et qui ont très bien marché, puisqu'elles subsistent encore aujourd'hui sous un autre nom. On a été amené à publier à la fois des textes d'intervention immédiate, comme le journal d'un instituteur qui venait d'être viré de l'enseignement, qui s'appelait « Journal d'un éducateur » et qui a été un de nos plus gros succès, comme le manifeste du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, et en même temps on a aussi tiré la maison d'édition vers le passé, mais un passé qui pouvait nous paraître immédiat et présent. Donc on a commencé, avec les « classiques de la subversion », à publier des auteurs anciens, des figures du mouvement révolutionnaire, et des théoriciens de la période, dont les textes devaient être mis à la portée de tous. Cela a duré quatre ans, et au cours de ces quatre ans, j'ai aussi créé une revue qui s'appelait « Les cahiers des futurs », et qui, contrairement à son titre, était une revue d'archives, où l'on republiait des textes devenus indisponibles. A ceci près qu'au lieu de les publier comme l'aurait fait n'importe quelle revue d'histoire sérieuse - mais jamais personne ne le faisait -, nous, notre marque de fabrique, c'était tout

l'underground américain, et l'on assortissait donc les textes de comics américains.

Après quoi, on a repris les éditions du Sagittaire, qui avaient été entre autres la maison des surréalistes. Le Sagittaire était comme Champs Libre un lieu ouvert, et on y a publié des livres pour lesquels le lien avec l'histoire était permanent. Le Sagittaire s'est arrêté en 78/79, et ça ne m'intéressait alors plus de faire de l'édition. Je suis passé dans la presse, je suis devenu écrivain, et aussi un peu historien - j'ai écrit sur l'affaire Marty-Tillon.

Quelle est l'origine de la collection « Révolutions » ?

Un jour, le patron de Grasset me dit : « J'aimerais que tu refasses quelque chose dans l'édition. ». La discussion était très avancée, mais il y avait pour moi un obstacle très important : le prix excessif des livres, parce qu'ils en auraient tiré peu, et ils les auraient vendus chers. J'ai eu une proposition d'Actes Sud pour une autre collection, et je leur ai vendu celle-là clés en mains, à condition qu'ils la fassent en poches. Et ils ont accepté.

Et la chance a voulu que le premier soit Valtin, et que le Valtin a eu une presse que les poches ont rarement, avec des ventes que l'on ne s'attendait pas à avoir. J'ai tablé, je me trompe peut-être, sur un retour du mouvement révolutionnaire. Mais je trouvais que dans toutes les manif étudiantes depuis 86, le langage est pauvre; et si le langage est

pauvre, c'est que la culture est pauvre. Il s'agissait donc de réactiver les sources et de les leur donner. Après, libre à eux d'en faire ce qu'ils veulent.

Pourquoi ce titre, « Révolutions » ?

Avec un « s », parce qu'il n'y en a pas qu'une, il y a des révolutions, avec des formes assez différentes prises par les mouvements révolutionnaires. Il y a aussi l'idée d'aller voir d'autres révolutions, qui ne sont parfois pas des révolutions abouties. Ecrire « Révolution », cela voulait dire qu'il n'y a qu'un seul modèle, et qu'on n'est partisans que d'un seul modèle. Ce n'est pas le même modèle, entre la Commune, 17, les années 30 et Mai 68, même si il y a des fils rouges -ou noirs...

La collection met en avant « l'histoire racontée par ses acteurs ». Expliquez-nous ce parti-pris éditorial de publier des « témoignages militants » plutôt que des études...

J'ai en général la dent dure contre les historiens, non en tant que lecteur, mais en tant qu'acteur. Je pense par exemple à Le Goff : je trouve que ces historiens abusent de leur statut pour rendre encore plus obscure une histoire qui l'est déjà suffisamment en elle-même. Moi, ce qui m'intéresse, c'est le témoignage des acteurs. Il nous semble que si par exemple Lénine avait écrit une histoire des derniers mois de 17, cela devrait être immédiatement publié. De ce point de vue, on envisage de publier le Rosmer, *Moscou sous Lénine*, parce qu'il a le mérite de montrer ce qu'on ne voit pas dans les autres livres d'historiens. Je n'ai jamais cru que Lénine ait décidé, comme ça de mettre en place la Terreur, en se disant : « Je vais le faire, c'est dans ma nature ». Je crois qu'il y a des conditions et plein d'autres choses, et

cela, il faut en être témoin pour le sentir. Peut-être aurons-nous un jour des historiens qui feront sur la révolution ce qu'avait fait ce qu'on appelle la « Nouvelle Histoire », en reprenant vraiment tout à la base.

On avait décidé aussi que tous les livres seraient préfacés par des romanciers. Il y a par exemple une chose qui différencie fondamentalement le fascisme du stalinisme, c'est la présence des artistes. C'est dévoyé évidemment chez Staline, mais les artistes ont adhéré à la révolution. Cela, c'est quelque chose dont les historiens comme Courtois ne tiennent pas compte : ils ne tiennent pas compte de Babel, d'Eisenstein, de Gorki, etc... Il y a des choses qui échappent à l'historien. Il me semble que les romanciers sont plus sensibles à cela, à l'alliance entre la quotidienneté et la grande histoire.

Hormis le volume consacré à Mai 68, tous les ouvrages de la collection se distinguent par le fait qu'ils constituent une grande galerie de portraits, dont certains hauts en couleurs, comme celui de Blum au réveil décrit par Daniel Guérin. Avez-vous voulu faire de la collection une version littéraire d'un « mini-Maitron » ?

Pas vraiment. Par exemple, dans le Guérin, Blum n'est qu'une partie de son livre, et il y a aussi une vision du prolétariat parisien.

On retrouve ce type de procédé littéraire - car Guérin est aussi un artiste - dans le livre sur la Commune. C'est ce qui fait son poids : avec ce livre, on sent enfin ce que signifiait la répression à Paris. Effectivement, il y a eu 20 000 morts, mais qu'est-ce que 20 000 morts à l'échelle de la Shoah ou des massacres au Rwanda ? Là, on voit comment cela se passe, avec les séances au Luxembourg. Et puis, je m'étais toujours posé la question : « Comment vivait-on sous

la Commune ? ». Et comment vit-on une répression ? Vuillaume rend bien compte de ça, à la fois de la terreur versaillaise et de cette espèce de nonchalance qui a d'ailleurs été fatale à la Commune.

Sinon, il n'y a pas de propos délibéré: c'est forcé qu'un témoin ne peut que mettre en scène. Avec Poretski, on a à la fois la vie à Moscou, à la base, avec tout ce qu'elle raconte de la vie communautaire, et en même temps, quand on est la femme de Reiss, on ne rencontre pas le secrétaire de section de Ménilmontant, on rencontre des gens plus importants. Avec le Etchebéhère que l'on va publier, sur la guerre d'Espagne, à part une ou deux personnes, on n'a là que la base, puisqu'elle est dans une colonne du POUM.

En ce qui concerne les commentaires qui accompagnent les textes, préfaces ou postfaces : comment se fait le choix des auteurs ? Y-a-t-il une volonté délibérée de les confier à des gens ne produisant pas des textes consensuels ou aseptisés (ex. : Jean-Franklin Narodetzki affirmant qu'en 68 Cohn-Bendit ne dirigeait rien et que Krivine détestait le mouvement, ou Bernard Chambaz commentant Guérin et expliquant que le Front Populaire n'était pas une révolution manquée) ? Quelle est votre conception de la place et du rôle de ce type de textes d'accompagnement ?

A tout prendre, je préfère qu'on s'écarte du texte, qu'on ose aller un peu plus loin, ou même contre, en disant que Guérin s'est trompé. Dans le cas de Narodetzki, c'est autre chose. Je souhaitais rassembler les textes les plus radicaux de Mai 68, qui aujourd'hui passent à la trappe. Je sentais venir une sorte de consensus mou, de Weber à Cohn-Bendit, et j'avais envie que ce soit un texte dur. J'avais envie de remettre aussi les slogans, parce que c'est vraiment pour les plus jeunes; et ce sont effectivement les plus

jeunes qui sont en train de faire le succès de la chose.

C'est aussi l'envie de faire écrire des écrivains. Narodetzki n'est pas un écrivain, c'est un philosophe, mais les autres sont des écrivains. Pour le Etchebéhère, c'est un écrivain qui est plutôt spécialisé dans autre chose, et qui a été touché par ce texte. Sa préface est un texte littérairement beau, et qui ne posera aucun problème.

Parmi les trois premiers livres parus, il y en a deux qui retracent l'itinéraire d'agents du Komintern : l'autobiographie picaresque de Valtin, et le livre d'Elisabeth Poretski, la femme d'Ignace Reiss, agent assassiné alors qu'il rejoignait la Quatrième Internationale. A l'heure du Livre Noir et des livres à sensation nous présentant toute une série de personnalités comme des agents soviétiques, y-a-t-il une signification particulière à la publication de ces deux livres ?

Quand je lis Valtin et Poretski, qui sont de vrais machines de guerre contre le communisme, je sens aussi à l'intérieur du bouquin les raisons qui ont poussé ces militants kominterniens. Et c'est très exactement ce que Courtois et ses camarades ne pourront jamais comprendre : ces agents ne sont pas des comptables, ni de leurs émotions, ni de leurs élans, ni de leurs croyances, ce sont des gens qui ont décidé de mettre en conformité leurs idées et leurs actes. Je trouve ça très important pour comprendre comment a fonctionné le Komintern. Sinon, on ne comprend pas comment ces jeunes juifs de Galicie, province perdue de Pologne, vont être dans une organisation internationale et tous connaître un destin tragique. Cette histoire a été folle, donc quoi de mieux que de la

décrire de l'intérieur ? Pour que l'histoire ne se répète pas, il vaut mieux la connaître.

Quelles sont les raisons du choix de publier « Front Populaire, Révolution manquée », recueil de souvenirs de Daniel Guérin sur la période 1932-1940 ?

Ce que j'aime dans le Guérin, c'est la façon dont il montre comment, parmi les acteurs de ce mouvement, certains pensent que le moment est venu de le tirer en avant. Et cela, ce n'est pas souvent dit, dans le cadre d'une production de livres sur le Front Populaire largement dominée par la vision stalinienne unanimiste. C'est une période pour laquelle il manquait un témoignage qui nous paraissait ne pas aller dans le sens de l'historiographie officielle.

Avec le livre de Vuillaume sur la Commune, on a une sorte de mise en abîme de l'objet même de votre collection, puisqu'il s'efforce dans ses « cahiers rouges » de faire le récit des événements en s'appuyant essentiellement sur les témoignages des acteurs eux-mêmes...

Sur la Commune, il y a quoi ? Il y a Louise Michel. Il y a Lissagaray, qui a été republié par Maspéro. C'est un très bon livre aussi, mais où l'acteur apparaît moins. Des trois, je trouve que le Vuillaume est le plus passionnant, parce qu'il ne se réfugie pas, encore une fois, derrière le statut de « l'homme qui écrit l'histoire », même s'il décrit l'histoire. Il fait un travail d'historien lorsqu'il reprend l'histoire des otages de la rue Haxo, car cette tâche de sang sur les événements de la Commune, il ne la supporte pas. Et puis, c'est un livre d'une telle audace, d'une telle vie, on y apprend tellement de choses, on y voit tellement de choses... C'est un homme qui à la fois écrit ses souvenirs, et qui y ajoute les documents

parus entre-temps. C'est effectivement une manière d'écrire l'histoire à partir de témoignages qui est des plus passionnantes : se mettre à la fois à l'intérieur de l'histoire et à l'intérieur des documents. C'est un peu ce qu'avait essayé de faire Trotsky avec *Ma vie*.

La décision de le publier est aussi partie d'une idée simple : les jeunes d'aujourd'hui, à l'inverse des gens de ma génération, ne savent rien sur la Commune. Alors qu'en 68, tout le monde avait la Commune à la bouche. Plus que 17. La Commune, c'est un moment de la mémoire nationale extrêmement important.

Avec « Mai 68 à l'usage des moins de 20 ans », vous avez publié un recueil de slogans, de textes et de chansons, des documents d'archives à l'état brut. Quelle est la place particulière que vous accordez à ce volume dans l'immense production consacrée à Mai 68 cette année ?

La meilleure !

Les ventes ne sont pas un critère pour juger un livre - *Le Capital* est une des méventes les plus célèbres de l'histoire -, mais en l'occurrence c'est quand même un critère, compte tenu de la massification de l'événement cette année. Cela m'a fait penser à la manière dont Rimbaud vivait le premier centenaire de la révolution française : il en était fou de rage ! Quand on ouvrait Europe 1, c'était jour après jour le mot-clé...Quand j'ai vu Castro, Weber, Cohn-Bendit, je me suis dit : « plus que jamais, il faut publier ça ». Il fallait donner à lire des textes qu'on ne lisait plus. Et qui montrent aussi par exemple tout le côté nettement anti-PC de Mai 68. C'était rappeler tout ça, sans plus de prétentions. Et il se trouve que bizarrement, parmi tout ce qui a paru, ça tient la route. J'ai surtout regardé le Le Goff, qui m'a rendu furieux.

Quel est l'écho de la collection, pour autant qu'on puisse le savoir ?

Il y a d'abord les échos de presse. Les poches ont assez peu de presse. Là, à peu près tous les livres ont eu une couverture que je trouve aussi importante que s'ils étaient parus en format standard. Donc, on a eu un bon accueil de la presse, alors qu'il s'agit d'une sous-collection à l'intérieur d'une collection de poche.

Au niveau des ventes, c'est plutôt bien pour l'instant, puisqu'ils ont réédité plusieurs titres : trois fois le Valtin et trois fois le Mai 68.

Un bon accueil aussi chez les libraires, que j'ai pu constater en allant plusieurs fois présenter les livres dans des librairies dans différentes villes. Avec des débats qui ont duré tard, avec des gens passionnés. Peu de « quadras », mais des très jeunes et des anciens.

Quelles sont les perspectives de la collection ?

On nous propose énormément de manuscrits, mais on ne peut pas tout publier,

d'autant que beaucoup ne correspondent pas au profil de la collection. On a des choses sur la Chine, mais on n'a pas le budget pour les faire traduire. Le dépositaire des droits des oeuvres de Victor Serge nous a proposé de tout publier, mais on ne peut pas le faire.

On va élargir les perspectives. Il nous resterait quoi à publier ? Pour que ce soit vraiment sérieux, de première qualité, traduits et accessibles, je dirais entre cinq et dix livres. Mais Actes Sud ne veut pas qu'on arrête, et nous propose de décliner la collection du côté de la théorie. Mais, le problème, c'est qu'il faudrait qu'il y ait des théoriciens aujourd'hui, sur la révolution. Au mieux, ce que l'on peut faire, c'est publier des textes théoriques du passé. Les textes de Rosa Luxembourg sur la Révolution Russe, ça mériterait forcément une réédition. Sur la participation des ministres anars au gouvernement espagnol, ça vaudrait aussi la peine. On peut essayer de trouver des textes de ce type et de les rassembler, mais ce n'est pas simple, parce qu'il faut trouver des gens pour le faire. La directrice d'Actes Sud me pousse à cela.

Propos recueillis par Yann Kindo

Déjà parus dans la collection « Révolutions » :

- VALTIN Jan, *Sans patrie ni frontières*. (1996, 893 pages, postface de Jean-François Vilar).
- GUERIN Daniel, *Front Populaire, révolution manquée*. (1997, 512 pages, postface de Bernard Chambaz).
- PORETSKI Elisabeth, *Les nôtres*. (1997, 428 pages, préface de Jorge Semprun).
- VUILLAUME Maxime, *Mes cahiers rouges au temps de la Commune*. (1998, 533 pages, préface de Gérard Guégan).
- NARODETZKI Jean-Franklin (préface), *Mai 68 à l'usage des moins de 20 ans*. (1998, 200 pages).
- ETCHEBEHERE Mika, *Ma guerre d'Espagne à moi*. (1998, 388 pages, préface de Claude Meunier).

COMPTE-RENDUS DE LECTURES .

Yair AURON, *Les juifs d'extrême-gauche en Mai 68* , Albin Michel, Paris, 1998, 334 pages.

Voici une étude à la problématique fondatrice particulièrement intéressante, comme on aimerait en rencontrer plus souvent dans les rares travaux consacrés à l'extrême-gauche. L'auteur, un universitaire israélien, spécialiste de l'identité juive, se propose en effet d'analyser les liens pouvant exister entre cette identité et la radicalité politique, en ce qui concerne la génération de ceux qui ont fait Mai 68 en France.

Cette problématique s'ancre dans une réalité historique tout à fait concrète, puisque, par exemple, en ce qui concerne la Ligue Communiste Révolutionnaire lors de sa constitution, un seul membre du Bureau Politique n'était pas juif ! Indéniablement, au-delà de cet exemple caricatural, il y avait une surreprésentation manifeste de militants juifs ou d'origine juive au sein de l'extrême-gauche française des années 60 et 70. L'auteur envisage l'exploration de cette réalité notamment au moyen d'entretiens avec les acteurs en question, avec par exemple au menu le rapport à Israël, la sensibilité à l'antisémitisme et au racisme, et surtout, véritable fil à plomb de l'ouvrage, le rapport particulier à la Shoah de ces enfants juifs nés de la guerre ou de l'après-guerre.

C'est sur ce terrain du rapport à la Shoah que le développement apparaît le plus pertinent, avec pour cette génération un double traumatisme : celui de l'événement lui-même, mais aussi, du fait de leur âge, celui de ne pas avoir pu combattre l'horreur. La présentation que fait l'auteur du cas de Pierre Goldman est de ce point de vue particulièrement éclairante.

L'idée que l'appartenance à un peuple maintes fois persécuté au cours de l'histoire pouvait prédisposer à une aspiration à l'émancipation universelle incarnée par le courant révolutionnaire est aussi convaincante, et dans la continuité de ce que d'autres auteurs ont pu décrire pour d'autres périodes. De même, lorsqu'il s'appuie sur la popularité du slogan « Nous sommes tous des juifs allemands » ou sur l'identification très forte aux résistants du groupe Manouchian, l'auteur nous met de son côté dans sa volonté de démontrer que « Mai 68 revêt des spécificités juives indéniables, authentiques et profondes ».

Toutefois, on peut ne pas ressortir entièrement satisfait de la lecture de cet ouvrage, et lui trouver un certain nombre de défauts :

Quelques analyses « adjacentes » se révèlent parfois tout à fait surprenantes, pour ne pas dire plus. Ainsi, évoquer à propos de 68 « la grève générale décrétée par les organisations de gauche, le Parti Communiste et les grandes organisations syndicales », ajouté à quelques erreurs factuelles de moindre importance, semble témoigner d'une compréhension tronquée de la logique du déroulement des événements. Surtout, affirmer au détour d'une phrase que « le fascisme n'est pas le fruit des désillusions de la bourgeoisie ou du capitalisme mais le produit tronqué et tardif de la Révolution Française » peut pour le moins prêter à débat...

Mais, au-delà de ces à-côtés dérangeants, l'étude est parfois sujette à caution dans son cœur même. Le chapitre sur le lien à Israël relève parfois plus de la critique moralisatrice pro-israélienne que de l'analyse d'idées. Plus fondamentalement, la problématique par trop « identito-

identitaire » au centre de l'étude conduit à des cheminements contestables, comme par exemple le recours au concept psychologue et arbitraire de « haine de soi » pour expliquer les critiques adressées par les juifs d'extrême-gauche au projet sioniste. L'auteur pose également comme socle à sa réflexion l'idée de transformation des « radicaux juifs » en « juifs radicaux », en décrivant un processus de retour à une judéité plus particulariste après les années de gauchisme universaliste, idée qui revient à présenter au final celui-ci comme « une quête identitaire fourvoyée ». La démonstration se révèle ici plus idéologique (voire « exhortatoire ») qu'analytique, et se trouve alors très peu nourrie par des éléments précis et concrets, en dehors du cas de Benny Lévy, ancien dirigeant de la Gauche Prolétarienne reconverti en rabbin en Israël, passé « de Mao à Moïse ».

En bref, cette étude est dans l'ensemble tout à fait intéressante et stimulante, notamment lorsqu'elle colle au plus près de ses sources (à savoir surtout les entretiens et les mémoires publiées, la presse gauchiste de l'époque étant plutôt sous-exploitée), mais se révèle ponctuellement décevante lorsqu'elle repose sur des grilles de lecture largement contestables.

Y. Kindo

Jack BARNES, *Le visage changeant de la politique aux Etats-Unis. La politique ouvrière et les syndicats*, Editions Pathfinder, New York, 1997, 536 pages.

L'ouvrage en question n'est pas un livre d'histoire: il s'agit d'un recueil de dix articles rédigés essentiellement par Jack Barnes, secrétaire national depuis 1972 du SWP (Parti Socialiste des Travailleurs), une

des principales organisations de l'extrême-gauche américaine.

C'est dire s'il a avant tout une visée militante et propagandiste; pour autant, il peut présenter un intérêt historique certain, en particulier pour qui voudrait se pencher sur l'étude du trotskysme aux Etats-Unis. En effet, le SWP, fondé en 1938 sous la direction de James P. Cannon (un des pionniers du communisme aux Etats-Unis), fut longtemps l'une des plus importantes sections de la IVe Internationale - Secrétariat Unifié. Il s'en désaffilie durant les années 1980, après avoir remis en cause des aspects du programme trotskyste (théorie de la révolution permanente, renversement révolutionnaire du système politique en place dans les pays du « bloc de l'Est »), en particulier du fait de son appréciation positive portée sur le régime cubain.

Par ailleurs, les textes présentés sont souvent des rapports ou des résolutions approuvés par les diverses instances de direction du SWP. En tant que tels, ils permettent d'appréhender de manière relativement précise les orientations développées par ce parti, ainsi que les grandes évolutions que l'on peut y distinguer: leur rédaction s'étale de 1975 à 1990 (période comme on l'a vu décisive pour le SWP), ce qui peut permettre le recul nécessaire pour l'historien (près de 400 pages sont antérieurs à 1980).

Leur intérêt historique est donc triple. Bien entendu, ils permettent tout d'abord de saisir les grandes articulations de l'analyse stratégique qui est celle du SWP, dans un contexte marqué par le début de difficultés économiques à partir de 1973. Mais on peut aussi en tirer des observations sur la manière dont est structuré un parti se réclamant de la tradition d'organisation léniniste, et dégager les rapports explicites ou implicites qu'il entretient avec l'histoire, c'est-à-dire en fin de compte sa culture politique spécifique.

Les perspectives stratégiques du SWP s'ordonnent autour du programme trotskyste classique, à savoir la construction d'un parti révolutionnaire d'avant-garde par le biais de la lutte pour des revendications « transitoires ». Mais il lui faut aussi s'adapter aux nouvelles conditions objectives qui caractérisent le système capitaliste mondial, entré dans une phase longue de dépression économique depuis 1973. Dès lors, il apparaît comme probable que la classe dominante américaine, pour surmonter ses multiples difficultés (problèmes économiques, échec au Vietnam), va engager une lutte sans merci contre les conquêtes sociales antérieures. Pour le SWP, ces processus vont provoquer une radicalisation politique aux Etats-Unis, dont le fer de lance sera la classe ouvrière (principale cible des offensives capitalistes), organisée dans les syndicats.

De plus, une autre évolution apparaît, celle-là du point de vue de l'articulation entre le mouvement syndical et les autres mouvements de contestation sociale (féminisme, libération des Noirs, etc...). Alors que durant les années 1950 et 1960, ces derniers étaient les vecteurs principaux de la radicalisation politique du fait de l'inaction du mouvement ouvrier (en l'occurrence l'AFL-CIO), la situation est en train de s'inverser: du fait de leur prolétarianisation progressive, les femmes et les minorités nationales tendent de plus en plus à être des couches à part entière de la classe ouvrière, ce qui va accélérer sa radicalisation et l'amener à prendre réellement en compte leurs problèmes. Parallèlement, les mouvements de contestation semblent dans une impasse, dont ils ne peuvent se dégager que par un soutien du mouvement ouvrier, ce qui implique une rupture avec leur direction petite-bourgeoise.

Dans l'optique du SWP, l'enjeu est donc d'enclencher une dynamique sociale

d'alliance entre le mouvement syndical et les mouvements de contestation. Il faut par conséquent que les révolutionnaires revitalisent les syndicats, acteurs majeurs des confrontations à venir, pour y dégager une « aile gauche de lutte de classes », condition de la formation ultérieure du parti révolutionnaire de masse. Ce qui implique de former un parti multiracial et implanté dans le monde ouvrier, où se produira la radicalisation politique : c'est le rôle du « tournant industriel », qui consiste à aller faire travailler tous les membres du parti dans l'industrie, et fournit ainsi un nouveau cadre à l'ensemble des activités militantes. Une bonne partie des textes sont centrés sur la réalisation du « tournant », et ses implications multiples.

Pour mener à bien ces objectifs, encore faut-il disposer de l'instrument politique adéquat : l'organisation du parti est le sujet principal de certains articles. Même si l'approche adoptée reste très générale, et liée directement aux analyses déjà évoquées, il est possible d'obtenir des renseignements sur la vie du SWP de l'époque. Par exemple, il est visible qu'il s'agit d'une organisation de relativement petite taille (environ 1500 membres revendiqués), mais avec des capacités d'action sans doute plus développées qu'on pourrait le croire: il semble disposer d'un appareil de permanents, et par ailleurs valorise de manière certaine la formation politique de ses membres, en particulier par le biais d'un système de presse et d'édition relativement étoffé.

En outre, on peut deviner un fonctionnement très discipliné, voire rigide: lors du « tournant », il est décidé que tous les membres ne travaillant pas dans le secteur industriel doivent quitter leur emploi actuel et rechercher un autre travail...

Enfin, il est manifeste que, comme beaucoup d'organisations politiques, le SWP

accorde de l'importance aux références historiques (explicites ou non) dans l'élaboration et la perpétuation de la culture politique qui est la sienne. Et ce tout d'abord pour justifier ses positions, en s'affirmant comme dépositaire de la continuité communiste aux Etats-Unis. Et ensuite en les utilisant afin de définir ses propres analyses; par exemple, l'appréciation de la conjoncture politique est émaillée de comparaisons avec la crise des années 1930, ou encore avec le « tournant industriel » déjà opéré aux alentours de 1938. De même, la direction encourage les militants à se réapproprier l'expérience des trotskystes de l'époque en étudiant les ouvrages de Farrell Dobbs sur leur implication dans les grandes grèves des camionneurs du Midwest; d'après elle, ils constituent un bon exemple de ce que devrait être un travail politique et syndical dans l'industrie. A ce stade, on peut aller jusqu'à dire que les livres en question constituent l'une des bases de l'originalité de la culture politique du SWP.

L'importance des références au passé constitue par voie de conséquence un bon indicateur des inflexions de la ligne politique du SWP, en particulier pour ce qui est de ses rapports avec le trotskysme. Cet aspect est visible essentiellement à partir de la fin des années 1970: les références à Trotsky se raréfient rapidement, tandis que Castro est de plus en plus évoqué.

Notons tout de même que cette transformation reste très partielle à l'époque. Ainsi, en 1984 le SWP change l'article II de ses statuts : le mot d'ordre de « gouvernement des travailleurs » devient « gouvernement des travailleurs et des agriculteurs », qui est le qualificatif que précisément il applique au gouvernement cubain... mais Barnes prend soin de préciser que Trotsky lui-même avait déjà proposé ce changement en 1938.

Pour finir, on ne peut donc que conclure que « Le visage changeant de la politique aux Etats-Unis » fait sans doute partie des sources importantes à prendre en compte pour étudier l'évolution récente du courant trotskyste dans ce pays.

Q. Dauphiné

Robert F. BARSKY, *Noam Chomsky, une voix discordante*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998, 296 p., 145 F.

Noam Chomsky est très certainement le linguiste vivant le plus connu; mais il est aussi un des intellectuels américains d'extrême gauche les plus célèbres et les plus controversés. C'est bien évidemment ce second aspect qui nous intéressera ici. Ce premier essai biographique sur Chomsky est malheureusement loin d'être satisfaisant. Pour le dire crûment, on a du mal à comprendre comment un éditeur réputé sérieux a été amené à publier cet ouvrage en l'état alors que l'élégance de son style ne saute pas aux yeux — c'est le moins que l'on puisse dire —, et que sa traduction laisse souvent perplexe, sans parler de l'appareil critique inexistant... Un détail parmi d'autres : comment peut-on parler du POUM comme d'un improbable « Parti socialiste unifié marxiste » (sic), alors que chacun sait qu'il s'agit du Partido Obrero de Unificacion Marxista !

Pourtant malgré ses nombreux défauts, le livre apporte des éléments d'information, notamment grâce à un grand nombre d'extraits de lettres inédites de Chomsky à l'auteur. Cet intérêt documentaire concerne non seulement l'itinéraire de Chomsky lui-même, mais aussi les divers milieux de la gauche radicale américaine qu'il a fréquentés. Ainsi toute la première partie sur sa famille et son rapport au judaïsme, ses

lectures et les intellectuels qui l'influencent (Rudolf Rocker, George Orwell, Anton Pannekœk, Bertrand Russel, etc.), les groupes qu'il fréquente dans la gauche radicale et libertaire et dans les groupes sionistes de gauche (Avukah et Hashomer Hatzair), méritent d'être lus attentivement malgré la lourdeur du style et la propension de l'auteur à enfoncer allègrement des portes ouvertes.

En effet, l'édition et la recherche françaises, si prolixes sur l'histoire intellectuelle et l'histoire des intellectuels de l'hexagone, sont extrêmement pauvres sur celle des pays étrangers, en particulier pour les Etats-Unis. Elles démontrent ainsi un provincialisme récurrent et privent le public français d'expériences étrangères souvent passionnantes. Dans le cas de la gauche américaine des années quarante et cinquante, il est fort possible que les débats qui l'ont agitée préfigurent pour une bonne part ce que l'on nous sert aujourd'hui comme une radicale nouveauté avec quelques décennies de retard ¹.

En dehors du milieu des linguistes, le nom de Chomsky est, pour le public français, presque toujours uniquement associé à la tristement célèbre « affaire Faurisson » et au texte publié en guise de préface du *Mémoire en défense...* de l'auteur négationniste. Son biographe, pourtant souvent excessivement laudateur, doit convenir que, dans ce cas, Chomsky a pu « manquer de discernement » avant de « s'étonner et regretter qu'il n'ait pas saisi l'affaire Faurisson comme l'occasion de se prononcer sur l'Holocauste du peuple juif, au lieu de se contenter de déclarations convenues sur la « folie humaine » » ².

A lire cet essai biographique comme les textes politiques de Chomsky ³, on peut légitimement se demander si la limite de ses interventions dans ce domaine — pour ne pas parler de ses errements comme dans

l'affaire Faurisson — ne provient pas de sa propension à vouloir mettre un signe rigoureusement égal entre des situations souvent dissemblables. David Rousset avait très justement soulevé le problème quand il écrivait, après avoir souligné que l'on ne pouvait « dénoncer le crime du stalinisme et garder le silence sur les tares de l'Occident » : « Je ne déteste rien tant que le jeu de Ponce Pilate : la fausse équivalence par excellence, les hypocrites équivalences, ces nègres des états du Sud qui pèsent le poids de Kolyma. Ignominie papelarde qui ne fut heureusement jamais nôtre. Mais sous ce prétexte de l'incommensurable différence, faut-il oublier les nègres, négliger le sanatorium de Cuellar et se taire sur les tortures d'Alger ? ⁴ »

En lisant Chomsky, l'on gardera toujours à l'esprit ces remarques, tant sur la « fausse équivalence » que sur « l'incommensurable différence », la lucidité devant se trouver quelque part dans une tension constante et douloureuse entre ces deux écueils.

C. Jacquier

Bourseiller, Gluckstein, Rigoulot and Co. : Bilan d'une polémique ?

A propos de :

- Christophe BOURSEILLER, *Cet étrange Monsieur Blondel*, Bartillat, Paris, 1997.
- Daniel GLUCKSTEIN, « Un faussaire nommé Christophe Bourseiller », *La Lettre de la Vérité*, supplément au n°38.
- Pierre RIGOULOT, « Cet étrange Mr Bousset », *Cahiers d'Histoire Sociale*, numéro 9, Albin Michel, automne-hiver 1998, p. 73 à 81.

Voilà déjà un an que le livre de C. Bourseiller, véritable pavé dans la mare trotskyste, est paru. Ce recul peut nous permettre de revenir, de façon plus sereine, sur les questions qu'il a soulevé, et les polémiques qu'il n'a pas manqué

d'engendrer. Ce que nous nous efforcerons de faire ici, c'est plus de réfléchir sur des problèmes de forme, de méthodes, plutôt que de chercher à constituer un florilège d'erreurs mineures ou plus sérieuses. Car des erreurs, le livre de C. Bourseiller en contient beaucoup, beaucoup trop. Ce qui relativise quelque peu l'affirmation de l'auteur qui, fort de ses précédents ouvrages, s'autoproclame « spécialiste des courants politiques minoritaires ». Erreurs de dates (le « programme de transition » daté de 1940), erreurs sur des événements concernant l'histoire du trotskysme français depuis la guerre (aux références solides lacunaires, il est vrai); oublis de faits importants, et même des erreurs de citations qui font douter de la simple lecture partielle de Trotsky, étape pourtant incontournable de tout chercheur du trotskysme (ainsi, l'attribution d'une célèbre formule de Trotsky à Pierre Lambert). Ce qui est excusable chez un Philippe Gottraux, dont le travail ne porte pas directement sur le mouvement trotskyste, l'est nettement moins chez quelqu'un qui choisit de se consacrer au courant dit « lambertiste » (et non à Marc Blondel, comme le titre d'accroche pourrait le faire penser).

Mais surtout, c'est la méthode de travail de C. Bourseiller -tout au moins certains de ses aspects- qui, à notre avis, pose problème. Car dans son enquête de journaliste, il accumule certes les informations et les témoignages, mais sans nécessairement les analyser en profondeur, les replacer dans un contexte, et les confronter entre eux et avec d'autres, y compris s'ils sont d'avis différent (négligence que l'on ne pardonnerait certainement pas à un étudiant en thèse d'histoire, par exemple). Ce qui l'amène à formuler parfois des hypothèses quelque peu gratuites... De même, il ne cite quasiment jamais ses sources (y compris pour des périodes un peu plus connues, comme celle

allant de 1944 à la scission de 1952), ce qui, pour des déclarations de témoins et/ou d'anciens militants, pose le problème de la véracité de leurs propos : c'est bien de déontologie élémentaire dont il s'agit ici, et ce problème des preuves à fournir mériterait pour le moins une réelle discussion, afin de voir si l'on peut réellement avancer des hypothèses, même probables et crédibles, sans un nombre suffisant d'indices concrets.

Enfin, on a tendance à penser, en suivant C. Bourseiller dans son investigation, qu'il voit le « lambertisme » presque comme un virus dangereusement contagieux; en traçant des cercles de plus en plus larges, c'est presque une large part de la population que l'on pourrait qualifier de « proto-lambertiste »... Pourtant, ne lui en déplaise, une association telle que le CERMTRI, animée principalement par des militants du CCI, ne peut pas être considérée comme une simple courroie de transmission: après tout, des individus issus d'autres horizons en sont également membres.

Néanmoins, C. Bourseiller aborde des problèmes d'un réel intérêt, même si l'on ne se trouve pas nécessairement en accord avec lui. Il en va ainsi de la caractérisation de ce que l'on appelle le « lambertisme » (voir, à ce sujet, la tribune p.5) et par là même, de la définition du trotskysme et du mouvement qui s'en réclame : qui est trotskyste, en fonction de quels critères ? Faut-il privilégier un sens large ou étroit, un attachement idéologique ou une praxis ? De même, le problème de délimitation entre l'entrisme et le noyautage; les relations que peuvent nouer les organisations révolutionnaires avec les appareils politiques ou syndicaux sont un terrain d'investigation incontournable; ou les comparaisons possibles des phénomènes de croyance religieux et mystique avec les idéologies révolutionnaires, secteur miné s'il en est, et qu'il convient de traiter avec prudence et

rigueur, plutôt que de glisser des mots d'esprit faciles et des piques entendues. Il faut d'ailleurs reconnaître que le sujet qu'aborde C. Bourseiller est d'autant plus délicat qu'il manque encore souvent un recul temporel suffisant pour tenter de mettre sereinement à plat les faits.

Hélas, encore une fois, le débat qui aurait pu suivre la parution de ce livre s'est immédiatement transformé en polémique politique, à qui, il est vrai, les attaques en règle (et sans trop de prudence, rappelons-le) de C. Bourseiller préparaient la venue. A cet égard, on peut presque renvoyer dos-à-dos le récit de C. Bourseiller, qui va jusqu'à attribuer aux responsables « lambertistes » des arrières-arrières pensées, n'ayant pas pour but la révolution, mais exclusivement la conquête insidieuse de postes de pouvoir; et, de l'autre côté, la réplique particulièrement agressive de D. Gluckstein (avec des attaques ad hominem particulièrement excessives), pour qui il y a nécessairement un complot machiavélique derrière les propos de C. Bourseiller. Ce dernier a par ailleurs tendance à se laisser emporter, niant tous les faits avancés, et traitant tous les anciens militants de « renégats » : à ce compte-là, l'éventail des témoins auxquels peut faire appel l'historien se réduit sensiblement ! De la même manière, tandis que C. Bourseiller estime que le courant « lambertiste » n'est pas trotskyste, D. Gluckstein déclare au contraire qu'il est le seul courant réellement trotskyste. On nage ici en pleine caricature, les affirmations insuffisamment prouvées répondant aux déclarations gratuites...

De la même manière, lorsque P. Rigoulot intervient face à cet acte d'accusation, c'est, dans un premier temps, pour reconnaître la non-scientificité du travail de C. Bourseiller... qu'il justifie malgré tout ! Là encore, P. Rigoulot semble aussi s'impliquer de façon partisane, ayant

une dent contre le Parti des Travailleurs. Ce qui l'amène d'ailleurs, en voulant ridiculiser la paranoïa des trotskystes, à commettre une erreur historique et à se retrouver piégé par sa propre ironie : dans une note de bas de page, citant J.-A. Penant, il juge particulièrement excessive la déclaration de Pierre Frank qui estimait qu'un attentat de l'OAS le visait lui, alors qu'il était en réalité destiné à un autre occupant de l'immeuble, gaulliste; et pourtant, des plasticages de l'OAS ont bien concerné les trotskystes qui s'étaient investis dans le soutien au FLN ! Toutes ces considérations doivent nous inciter, plus que jamais, à opérer un retour aux faits, aux méthodes traditionnelles et éprouvées de l'investigation historique : pas d'études sans sources précises, citées, vérifiées et vérifiables; pas de débats politiques, mais des analyses rigoureuses, où les hypothèses ne doivent pas rivaliser avec les preuves. C'est à ces conditions que l'on pourra espérer atteindre à une authentique scientificité de l'histoire du mouvement trotskyste.

J.-G. Lanuque

Gérard FILOCHE, 68 98, Histoire sans fin, Flammarion, Paris, 1998, 368 p., 110 F.

A quoi bon, se demanderont peut-être certains lecteurs, se fendre d'une note de lecture pour un livre qui, après tout, n'a l'air d'être qu'un recueil supplémentaire de souvenirs publié à l'occasion du trentième anniversaire de Mai 68 ? (voir notre bibliographie thématique p. 36). Mais cela nous permet en fait d'aborder un thème plus vaste: celui des mémoires de militants. Car bien que le livre soit sorti autour du mois de mai 1998, il couvre en réalité plus de trente ans de vie militante au sein du mouvement communiste, puis trotskyste, et enfin dans le parti socialiste.

Le principal reproche que l'on pourrait faire à ce livre, c'est son caractère auto-justificatif. Les mémoires ont par principe tendance à refléter les choses telles que la personne qui écrit les a vécus, mais lorsque celle-ci est encore en pleine activité politique (après tout, Gérard Filoche n'est que quinquagénaire...), la tentation est forte d'en profiter pour légitimer la justesse de ses choix. A le lire, on constatera que rares sont les erreurs reconnues comme telles. Tout comme à l'historien, il lui manque un certain recul (et, peut-être, un peu d'humilité).

Parallèlement, sa mémoire est souvent plus vivace que celle d'acteurs plus âgés, ce qui nous vaut, en l'occurrence, une multitude de détails et d'anecdotes personnelles particulièrement intéressants. Son témoignage sur le fonctionnement intérieur de la Ligue Communiste d'abord, de la Ligue Communiste Révolutionnaire ensuite, nous fournit des éclairages inédits (prises de décisions, financement). Ce qui est bienvenu, quant on sait que l'histoire du mouvement trotskyste français depuis la seconde guerre mondiale jusqu'en 1968 est encore en chantier, et que la période postérieure jusqu'à aujourd'hui est pratiquement inexplorée. Et ce qui est loin d'être ennuyeux, contrairement à ce qu'écrivait Michel Noblecourt dans *Le Monde* (12/6/98). Reste à confronter ce témoignage encore isolé à d'autres sources, qu'il serait souhaitable de recenser dès maintenant, afin de mettre à profit cette proximité temporelle.

Et puis, bien sûr, ces mémoires nous permettent d'en savoir un peu plus sur le personnage de Gérard Filoche lui-même. En dehors des éléments récurrents qui caractérisent bon nombre des militants trotskystes (accent mis sur la formation et la culture historique, abondance des débats et des polémiques, activisme souvent forcé, etc...), ce qui paraît le définir avant tout,

c'est un attachement viscéral à l'idée de démocratie, parfois conçue comme un absolu; et surtout, une personnalité d'éternel opposant. A tel point que perpétuellement minoritaire au sein de la LCR, on en vient à se demander comment il a fait pour y rester aussi longtemps ! Désormais membre du Parti Socialiste, il a intégré sa minorité de gauche, la Gauche Socialiste.

J.-G. Lanuque

Carlo GINZBURG, *Le juge et l'historien. Considérations en marge du procès Sofri., Verdier, 1997, 187*

P.

Carlo Ginzburg n'est pas juge. Il est plutôt enquêteur, au sens d'Hérodote, c'est à dire historien. Il est même un historien de grand renom, un innovateur, puisqu'il est fondateur de l'école dite de la « micro-histoire », particulièrement importante en Italie (pour un exemple de micro-histoire à la française, voir le dernier ouvrage d'Alain CORBIN, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu (1798-1876)*, Flammarion, 1997). Son ouvrage le plus célèbre, *Le fromage et les vers*, écrit en 1976, est une plongée dans l'univers mental d'un meunier du Frioul vivant au XVI^e siècle, et qui s'attira les foudres de l'Inquisition pour avoir développé un discours proche de l'athéisme, qui lui valut de finir sur le bûcher. Le pain quotidien de Ginzburg, ce sont donc les archives de l'Inquisition, dont il est un des meilleurs spécialistes. Mais, cette fois-ci, il se penche sur un autre procès, d'un autre temps, avec toujours les mêmes méthodes, celles de l'historien passant ses sources au crible de la critique. Il se plonge ainsi dans les principaux documents issus du procès Sofri (acte d'accusation établi par le juge

d'instruction et attendus du verdict, pour l'essentiel).

De quoi s'agit-il ?

Le 12 décembre 1969, dans le contexte de l'« automne chaud » italien, une bombe explose dans une banque milanaise, causant 17 morts et 24 blessés. Dans le cadre de l'enquête autour de cette affaire, un militant anarchiste trouve la mort en passant par la fenêtre du commissaire Luigi Calabresi. Lotta Continua, principale organisation d'extrême-gauche à l'époque, déclenche une campagne d'opinion très violente à l'encontre du commissaire, qu'elle accuse de meurtre. Et, lorsque Calabresi est assassiné le 17 mai 1972, Lotta Continua porte un jugement positif sur cet événement, mais sans toutefois le revendiquer.

Seize ans plus tard, le dossier est rouvert lorsqu'un ancien militant de LC, Leonardo Marino, se présente à la police pour avouer ses crimes passés. Entre différents vols à mains armées, il affirme avoir participé à l'assassinat de Calabresi, dont le principe aurait été voté par la direction de LC. Se retrouvent alors sur le banc des accusés 3 anciens dirigeants de l'organisation, Adriano Sofri, Giorgio Piérostéfani et Ovidio Bompresi, condamnés le 2 mai 1990 à 22 ans de prison.

Ce procès fut incontestablement une véritable parodie de justice : du point de vue des faits, avec la disparition de pièces à conviction, mais surtout du point de vue de la logique de son déroulement, qui constitue souvent une véritable insulte à la rationalité. Aussi, depuis plusieurs années se déroule en Italie une campagne de soutien aux accusés, avec à sa tête des personnalités comme Umberto Eco.

C'est dans ce cadre qu'est publié l'ouvrage de Ginzburg, en défense de son ami Sofri.

Ce qui ressort donc avant tout de ce travail, c'est l'analyse et le critique impitoyable des accusations portées contre Sofri et ses

camarades. Et, ce faisant, Ginzburg retrouve des similitudes frappantes avec les procès en sorcellerie des XVI^e et XVII^e siècles, avec ce déroulement absurde de procès en chaîne lorsque les accusés livrent le nom de « complices », avec cette logique inquisitrice évaluant le témoignage accusateur à sa propre aune, lui donnant plus de valeur que toutes les données objectives qui lui sont extérieures et qui viendraient l'infirmier.

C'est cette nécessité de la confirmation du témoignage par des preuves objectives qui est au cœur du deuxième aspect de cet ouvrage, qui a valeur plus générale : une réflexion, entamée de longue date par l'auteur, sur les parallèles entre le travail des juges et celui des historiens. C'est l'occasion d'une brève mais stimulante étude historiographique, menée du point de vue des rapports méthodologiques entre histoire et justice. Sur ce plan, la rupture fondamentale est introduite selon Ginzburg par Marc Bloch, à partir duquel il ne s'agit plus de juger mais de comprendre. Mais l'auteur nous précise aussi qu'à partir de cette approche salutaire s'est développée une dérive méthodologique sournoise, portée notamment par l'étude des représentations - dont Ginzburg est un acteur de premier plan -, qui voit certains historiens faire preuve d'un scepticisme intégral et d'un relativisme radical, les amenant à se désintéresser complètement de la notion de « preuve » et de « vérité », considérées comme désuètes. Dans cette critique de ces dérives, Ginzburg rejoint la réflexion portée dans l'hexagone par Gérard Noiriel⁵.

Au total, alors que la campagne pour la révision du procès se poursuit et que les accusés rejettent tout recours en grâce (qui serait pour eux synonyme d'aveu de culpabilité), la publication en France du petit livre de Carlo Ginzburg est l'occasion de réfléchir sur la justice, sur l'histoire, mais aussi sur les rapports qui se nouent entre

elles. Cette réflexion est particulièrement urgente dans un pays où, des grands procès de collaborateurs aux affaires Aubrac et Jean Moulin, l'historien est de plus en plus souvent amené à fréquenter les prétoires...

Y. Kindo

A propos d'un livre sur le situationnisme : Shigenobu GONZALVEZ, *Guy Debord ou la beauté du négatif*, "Les petits livres", Éditions Mille et une nuits, Paris, mai 1998.

Depuis quelque temps tant en France qu'à l'étranger, s'est développée une véritable "debordolâtrie", un phénomène intellectuel de mode qu'il serait intéressant d'analyser. Ce petit livre de 144 pages (au prix de 2,50 euros) n'est pas un simple essai venant s'accumuler dans la pile des livres consacrés à Debord et au situationnisme. Il se veut et est réellement un "outil de travail".

Le lecteur connaîtra l'essentiel de la vie de Debord, considéré comme le "pape" du mouvement situationniste. Celui-ci ne saurait pourtant se confondre avec la personnalité de Debord. A l'origine, Debord s'inscrit dans une critique internationale, qui se veut révolutionnaire, du mouvement littéraire et artistique, depuis le mouvement COBRA jusqu'à l'Internationale lettriste et enfin l'Internationale situationniste (IIS). L'auteur souligne justement l'influence - et même l'admiration -, malgré certaines provocations de Debord et ses amis contre André Breton, du surréalisme. Debord sera un collaborateur important de la revue surréaliste belge *Les lèvres nues* et Raoul Vaneigem rédigera une *Histoire désinvolte du surréalisme* (sous le pseudonyme de Jules-François Dupuis). Provocation et détournement des "situations" sont dès

l'origine la ligne d'action artistique de Debord, et d'abord sous l'angle de l'œuvre cinématographique. En 1952 est projeté *Hurlements en faveur de Sade* qui provoque (et continue à provoquer) le scandale par sa subversion volontaire des formes d'écriture filmique, et son détournement des dialogues. Les situationnistes reprendront cette stratégie d'autodissolution de la forme et du sens comme critique radicale de la société dans leurs *comics* politiques. Shigenobu Gonzalez montre bien l'importance du Danois Asger Jorn dans la structuration du situationnisme et celle de Debord lui-même, qui se concrétise par la fondation de l'IS en juillet 1957, et la revue *Internationale situationniste* en juin 1958. Il souligne très pertinemment la politisation de Debord face à la guerre d'Algérie. Debord est signataire du *Manifeste des 121*, proclamant le droit à l'insoumission, et en tant que tel sera entendu par la police. Il sera influencé par les théories du groupe *Socialisme ou Barbarie* en 1960-1961, au point d'y faire un passage. En fait, dans l'atmosphère précédant mai 68, marquée par une remise en cause de toutes les autorités, bureaucraties et appareils de pouvoir - ce que ne souligne pas assez l'auteur -, l'Internationale situationniste connaît une politisation qui l'éloigne du mouvement artistique radical. La dénonciation par Debord de l'économie spectaculaire marchande en 1965 est une première élaboration de la critique de "la société du spectacle", société de manipulation, de "réification" et de domination par fétichisme de la marchandise. Loin d'être une simple critique d'une société de consommation, la théorie situationniste de Debord est d'abord une subversion de toutes les valeurs établies, surtout quand elles se parent du label "révolutionnaire". En 1967, face à l'engouement d'une partie de la jeunesse étudiante pour la "Révolution culturelle",

Debord réplique par *Le point d'explosion de l'idéologie en Chine*, qui est une cinglante et salutaire démythification du maoïsme. La même année, lors du "scandale de Strasbourg", qui avait vu l'autodissolution de la section locale de l'UNEF, et la publication de la brochure *De la misère en milieu étudiant*, l'IS apparaît au grand jour. Après une déclaration que "l'étudiant en France est, après le policier et le prêtre, l'être le plus universellement méprisé", cette brochure se terminait par une apologie des conseils ouvriers et un appel à la "suppression du travail", des partis et des syndicats. Les "groupuscules gauchistes" et anarchistes étaient aimablement traités d'"épaves du passé". La substance des thèses situationnistes se traduira peu avant mai 68 par les deux ouvrages majeurs que sont : *La société du spectacle* de Debord et *Le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, de Raoul Vaneigem.

Les situationnistes joueront un rôle certain - dont il est difficile de mesurer la véritable étendue - dans les "événements" de Mai, dans le Comité d'occupation de la Sorbonne, puis dans le Comité pour le maintien des occupations, qui en appelait à la lutte commune des ouvriers et étudiants. Autour de ce Comité feront florès des maximes provocatrices : "L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier bureaucrate aura été pendu avec les tripes du dernier capitaliste", ou plus typiquement conseillistes : "Tout le pouvoir aux conseils de travailleurs. Les syndicats ne sont qu'un mécanisme d'intégration à la société capitaliste". Debord participera à l'ouvrage devenu fameux (et mythique) : *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, publié à l'automne 68 par le très "bourgeois" Gallimard. En fait Mai 68 fut le champ du cygne de l'IS. *L'Internationale situationniste*, que rédigeait presque entièrement Debord, cesse de paraître après 1969. La maigre

phalange situationniste se désagrège : pères fondateurs ou disciples pressés (Vaneigem, Khayati, Riesel, Viénet) sont soit exclus, soit "démissionnés", parfois avec l'honneur insigne de figurer dans le Dictionnaire des injuriés par l'IS. Fin 1971, celle-ci s'autodissout par la volonté de Debord, Sanguinetti (Italie) et Martin (Danemark). *La Véritable scission dans l'Internationale, circulaire publique de l'Internationale situationniste* (avril 1972) - rédigée par Debord et Sanguinetti - est une répétition-pastiche de la dissolution de l'AIT par Marx. Ainsi se conclut la période la plus "glorieuse" de l'IS, mais aussi la plus féconde de Debord théoricien du situationnisme.

Debord renoue avec le cinéma avec deux films de "détournement" du "spectaculaire marchand" : *La société du spectacle* en 1973 et *In girum imus nocte et consumimur igni* en 1978. Il noue aussi une amitié essentielle pour la "publicisation" du situationnisme, celle de Gérard Lebovici, fondateur des éditions Champ libre, et admirateur de l'œuvre cinématographique de Debord. On sait qu'en mars 1984 l'éditeur-mécène fut assassiné "professionnellement", sans qu'il soit soufflé mot dans la presse d'une possible implication - à la façon "italienne" - d'un service secret. Une certaine presse, "sérieuse" ou à scandales, en proférant quelques basses calomnies contre Debord croira devoir justifier son existence comme parfaite "marchandise" du "spectacle intégré".

Le livre de S. Gonzalvez souligne que l'itinéraire politique de Debord ne se clôt pas en 1972. En Italie, avec Sanguinetti, il dénonce le terrorisme d'État et le rôle des services secrets. Sans en avoir écrit une ligne, Debord laisse voir sa patte lorsqu'est publié le *Véridique Rapport sur les dernières chances de sauver le capitalisme en Italie*, sous le pseudonyme de Censor (en fait Gianfranco Sanguinetti). Ce chef-d'œuvre de

détournement du cynisme des classes dominantes en appelait au " compromis historique " entre la Démocratie chrétienne et le PCI, et à sauver par le " terrorisme d'État " la démocratie, en assimilant grévistes " sauvages ", groupes révolutionnaires anti-Etat aux groupuscules terroristes, manipulés eux-mêmes par les services secrets. Debord sera expulsé d'Italie en 1977 comme " subversif ". En 1980, avec sa femme Alice Becker-Ho, Debord séjourne en Espagne et prend position en faveur de la libération des prisonniers politiques.

Les dernières années de Debord semblent bien placées sous le signe de la " beauté du négatif " (pour reprendre le titre du livre), mais quelque peu crépusculaire en comparaison de l'éclat solaire des années de jeunesse : (auto) Panégyriques, panthéonisation. L'un des nombreux mérites du petit livre de Gonzalvez est de signaler les incongruités sorties de la plume du " Maître " à partir des années 80 : l'évocation dans les *Commentaires sur la société du spectacle* (1988) des " bienfaits " de la médecine et de la " justice " d'avant (?); des propos cacochymes sur la jeunesse des banlieues " solitaire, sale, dénuée de plaisirs, abrutie, brève " fleurent bon non la subversion mais la réaction.

Shigenobu Gonzalvez signale la tentative de " récupération " et de " détournement " bien réel de Debord par des vautours de différents plumages. Un certain Alain de Benoist - profession : nouveau-droitiste - ne manque pas de faire savoir qu'il est un lecteur de Debord, et donc qu'il sait lire et écrire. Un autre, illustre prestidigitateur et manipulateur - profession déclinée à tous les cas (aggravants) : négationniste - du nom de Pierre Guillaume, se prétend l'ami " fidèle " de Debord. Profitant de ses quelques fréquentations passées du " milieu révolutionnaire ", dont il est vite sorti pour se créer une identité de nouvel Erostrate

incompris, l'ami " fidèle " laisse entendre que Debord aurait été finalement " négationniste " sans le savoir. Pierre Guillaume fait d'ailleurs de la prose " négationniste " sans le savoir.

On ne peut que souscrire aux conclusions de Gonzalvez qui s'élève contre la " panthéonisation " de Debord. Celle-ci s'accompagne du triomphe éclatant du spectacle sous sa forme marchande : vente de T-shirts avec des slogans situationnistes, entre autres exemples. Surtout, il s'indigne que l'on ait jeté aux oubliettes des noms comme Vaneigem, Jorn et d'autres " au seul profit de celui de Debord ". Et il conclut : " ...il incombe aux historiens de définir le rôle de chacun des membres de l'IS, et à ces derniers d'inscrire leur témoignage dans l'histoire. "

On regrettera sans doute que l'auteur du livre n'ait pas exposé et décrypté les théories situationnistes, qui pour les " nouvelles générations " (Vaneigem), sont à des années-lumière de leur quotidien marchand. Mais tel n'était pas le propos de ce petit livre qui a non seulement le mérite de donner des éléments sérieux de la biographie de Debord, mais fournit une bibliographie presque exhaustive : livres, articles, tracts, films, conférences, œuvres audiovisuelles, correspondance, études. Gageons que cette dernière sera très utile pour les historiens des mouvements révolutionnaires.

P. Bourrinet

Philippe GOTTRAUX, « Socialisme ou Barbarie ». Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre, Editions Payot, Lausanne, 1997, 428 pages.

L'étude réalisée par Philippe Gottraux est tirée d'un travail de recherche universitaire, et a ceci de particulier qu'elle

se penche sur le groupe « Socialisme ou Barbarie » en adoptant un point de vue de sociologue, ce qui implique une méthodologie particulière dans l'analyse.

Ce fait apparaît dès le premier abord, quand Gottraux définit l'objet de son étude. Il nous montre ainsi que le groupe « Socialisme ou Barbarie » est aujourd'hui surtout connu pour avoir compté dans ses rangs Cornelius Castoriadis, principal rédacteur de la revue qui donne son nom au groupe tout entier; la revue en question est quant à elle perçue avant tout comme une revue intellectuelle de critique sociale, pourvoyeuse d'analyses d'avant-garde sur le système soviétique.

Or, il s'agit pour lui d'une reconstitution a posteriori de la réelle existence du courant en question. La volonté d'élucider les causes de cette approche réductrice d'une réalité en premier lieu militante l'amène à dégager de manière plus précise son axe d'analyse: comment passe-t-on d'une structure prioritairement militante à une mouvance centrée sur la réflexion intellectuelle, avec deux représentants ayant acquis une notoriété certaine dans le monde intellectuel (Claude Lefort et Cornelius Castoriadis) ?

Cette problématique incite à utiliser une approche sociologique pour déceler les facteurs du passage d'une identité de groupe militante à une identité intellectuelle. D'autre part, elle fournit l'occasion pour l'auteur de mener une étude sur le problème du désengagement politique, et évidemment de son corollaire: l'engagement militant. C'est dire si sa démarche recoupe des soucis épistémologiques évidents pour les historiens de l'extrême-gauche...

Pour mener à bien son étude, Gottraux prend d'abord le soin de mettre en place l'objet de son étude, qui se trouve être un objet historique : c'est la première partie, consacrée à l'histoire de « Socialismen ou Barbarie ». Puis il applique les résultats

obtenus pour clarifier les problèmes sociologiques évoqués.

La première partie de l'ouvrage traite de manière relativement précise de la vie du groupe humain étudié, étant donné le fait que l'analyse proprement théorique qu'il développe n'est pas au centre du sujet. Ces 150 premières pages permettent d'avoir une vision claire de son existence autonome (de 1949 à 1967), et montre l'originalité de son évolution à partir d'une matrice trotskyste originelle constituée par le Parti Communiste Internationaliste (PCI) français. Notons simplement que cette partie purement historique atteint pleinement son objectif, abstraction faite de quelques approximations concernant le courant trotskyste. Par ailleurs, il est intéressant de noter que le problème politique récurrent au sein de « Socialisme ou Barbarie » est celui de l'organisation révolutionnaire, le dépassement des conceptions léninistes sur l'organisation révolutionnaire et ses rapports aux mouvements sociaux ne suffisant par lui-même à donner des perspectives précises: les controverses sur ces problèmes constituent les moments où se nouent la plupart des crises et scissions affectant l'organisation. Au fond, on peut dire que « Socialisme ou Barbarie » s'est tout au long de son existence retrouvé confronté à la nécessité d'élaboration d'une stratégie autogestionnaire avant la lettre.

La seconde partie, bien que moins historique dans son contenu, n'est pas la moins intéressante. Sans entrer dans les détails, il me semble que deux grands aspects peuvent retenir l'attention.

En premier lieu, Gottraux réussit à mener une étude sociologique assez complète de l'évolution de « Socialisme ou Barbarie », malgré la faiblesse des effectifs concernés (moins de 100 militants à son apogée). Ceci pourrait donner de bonnes idées aux chercheurs intéressés par l'extrême-gauche...

Ensuite, la méthodologie choisie semble donner des résultats assez fructueux : il s'agit d'user d'un cadre théorique largement inspiré des travaux de Pierre Bourdieu. Le choix de l'auteur consiste en effet à rendre compte de l'évolution du groupe et de sa notoriété posthume en démontrant que tout cela résulte du passage d'un « champ » à un autre « champ »; dans ce cadre, le « champ » est défini par un certain nombre de valeurs, normes, interdits... dont le respect permet d'y acquérir une position de force. En outre, les différents champs (politique, syndical, intellectuel, etc..) ont chacun leurs propres exigences et valeurs, ce qui ne va pas sans créer problème quand on veut « jouer sur les deux tableaux ».

Ces références théoriques permettent à l'auteur de construire sa démonstration : l'évolution et la disparition de « Socialisme ou Barbarie » résultent d'un mouvement de passage du champ militant au champ intellectuel, divers facteurs expliquant que les satisfactions insuffisantes trouvées dans le premier aient conduits les animateurs du groupe sur cette voie (échec de l'implantation en milieu ouvrier, trajectoires individuelles, contexte politique...). La recherche d'explications amène aussi Gottraux à s'intéresser à d'autres aspects importants de l'histoire du groupe : relations internationales, ou encore avec les autres organisations ou revues par exemple.

Enfin, l'impression que « Socialisme ou Barbarie » s'est en permanence heurté au problème de l'organisation apparaît de manière encore plus patente si l'on prend en compte certaines réalités évoquées : les difficultés d'un fonctionnement national correct (en particulier dans les rapports Paris/province) ou encore de l'implication des militants, et le poids déterminant joué par certains « leaders ». Comme quoi la démocratie directe ne se décrète pas...

Au total, on peut dire que Philippe Gottraux a pleinement atteint ses buts, ce qui donne un travail bien écrit et très intéressant, et qui ouvre des perspectives historiques et épistémologiques fructueuses.

Q. Dauphiné

Thierry JONQUET, *Rouge c'est la vie*, Seuil, Paris, 1998, 173 pages.

A priori, il s'agit d'un roman, puisque c'est ce qu'indique la couverture. Mais on ne se méfie jamais assez des à priori, et il faut plutôt prendre ce livre pour ce qu'il est réellement, à savoir non pas une autobiographie, mais un témoignage, le récit d'une tranche de vie(s). C'est cela, en fait, dont il s'agit, avec deux vies pour une seule tranche...

Thierry Jonquet est auteur de - très bons - romans policiers, mais aussi ancien militant de la Ligue Communiste, et fondateur de Ras l'front. Dans ce livre, il nous conte en fait une histoire toute simple, celle de sa rencontre avec la femme qu'il aime. Et il nous retrace pour cela leurs deux itinéraires militants parallèles. Des parallèles qui, une fois n'est pas coutume, finiront par se croiser...

Au-delà de l'intérêt romanesque de ce récit, c'est cette description d'univers militants qui nous intéresse ici. Dans les rangs de la gauche sioniste pour elle, au sein du mouvement trotskyste pour lui. Et, grâce au talent de conteur de Jonquet, on dévore avec avidité toute une foule d'anecdotes, qui nous éclairent sur ce que l'on pourrait appeler des « cultures militantes ». Le lecteur plonge ainsi au cœur d'une « ambiance », qui est celle des organisations d'extrême-gauche issues de Mai 68. Avec au programme : activisme étudiant, débats théoriques, ambitions de prolétarianisation, etc. Un aspect particulièrement marquant de ce point de vue

de la « culture militante » est la description du passage de l'auteur à Lutte Ouvrière, qui peut pour le chercheur constituer une source intéressante sur cette organisation difficile à appréhender...

Ainsi, ce vrai-faux carnet de souvenirs, au-delà de son insoutenable suspense - vont-ils finir par se rencontrer ? - peut être pris avec profit comme un utile témoignage sur le « gauchisme » post-soixante-huitard. En plus, on échappe avec satisfaction à l'amère nostalgie ancienne-combattante qui donne trop souvent le ton aux entreprises de ce type, notamment en période de commémoration. Bien au contraire, ce petit livre très rouge, conformément à son titre, exhale quant à lui une forte odeur de vie.

Y. Kindo

Jean-Jacques MARIE, *Staline et Trotsky*, collection « naissance d'un destin », Autrement, Paris, 1998, 230 p, 89 F.

La démarche peut surprendre, particulièrement venant d'un historien qui se réclame du marxisme : s'intéresser aux vingt-cinq premières années de deux des figures les plus marquantes du XX^{ème} siècle, afin d'essayer de comprendre leur itinéraire ultérieur. Mais ce serait là s'accrocher à une vision surannée du marxisme, qui accordait la priorité aux infrastructures et négligeait le rôle des individus dans l'histoire -contrairement à Trotsky lui-même, qui estimait que sans Lénine, la révolution d'octobre n'aurait pas eu lieu-. Néanmoins, le risque était de tomber dans les travers d'une certaine psychohistoire, en attribuant par exemple un rôle majeur aux relations négatives de Trotsky et de sa mère. Mais J.-J. Marie l'évite, en restant attaché au contexte social et politique de la Russie, avec des

développements qui rappellent son dernier ouvrage sur *La Russie, 1856-1956*.

L'apport informatif du travail de J.-J. Marie concerne surtout l'enfance et l'adolescence de Staline. Trotsky, ayant écrit son autobiographie, avait laissé beaucoup moins de zones d'ombre, si ce n'est du point de vue d'analyses éventuelles. Pour Staline, par contre, appuyé sur des investigations en archives, J.-J. Marie nous révèle des pans méconnus de son histoire familiale. Il avait déjà découvert, dans son « Que sais-je ? », que Staline avait masqué sa véritable date de naissance. Ici, on en apprend plus sur le point aveugle que constitue son enfance douloureuse et ses parents, ainsi que sur l'importance de ces années dans le façonnement de sa personnalité. S'il serait absurde d'expliquer sa position future de dictateur par son seul itinéraire personnel, on assiste à l'émergence de certains traits caractéristiques, comme un discours marqué par un certain dogmatisme religieux, ou une méfiance quasi viscérale des autres.

La parution simultanée de ces deux ouvrages ne débouche pas pour autant sur une diabolisation de Staline, et une idéalisation de Trotsky. On découvre plutôt, et c'est salutaire, deux être tout ce qu'il y a de plus humains. Le caractère et la personnalité de Trotsky, d'ailleurs, sont loins, très loins, d'être exempts de défauts : une confiance en lui-même qui peut virer à la vanité, un certain mépris de ses semblables, qui est compensé par une quasi idéalisation de l'humanité, et, pour finir, une énergie importante mais qui est consacré entièrement à l'activité politique; ce qui explique d'ailleurs ses succès : devenir président du soviet de St Petersburg à 26 ans est tout, sauf banal. Voilà en tout cas de quoi rappeler qu'un personnage marquant politiquement n'est pas nécessairement humainement parfait (sic) !

J.-G. Lanuque

Margreet SCHREVEL et Gerrit VOERMAN (Sous la direction de),
De communistische erfenis.
Bibliografie en bronnen betreffende
de CPN, IISG/DNPP, Amsterdam,
1997.

Le 15 juin 1991, le Parti communiste néerlandais décidait sa dissolution. Quelque temps auparavant il avait fusionné avec la mouvance des Verts (*Groen Links*). Ses archives étaient alors remises à l'Institut international d'histoire sociale (IISG) : archives nationales, régionales, de dirigeants du parti. Cette autodissolution a permis de compléter de façon presque exhaustive les archives concernant le PC - CPH, puis CPN - déjà présentes au sein de l'IISG. Déjà auparavant, bien avant la disparition de l'URSS, l'IPSO, l'institut de recherche du parti, possédait d'importants microfilms, microfiches des archives inaccessibles de l'Institut du marxisme léninisme (archives du Komintern), en particulier celles de Wijnkoop, l'un des fondateurs du CPH/CPN. Pour le chercheur, ce livre est une mine extraordinaire; il donne le descriptif des archives du Komintern. On trouvera aussi une très intéressante énumération des dossiers établis à l'époque par le service de renseignement néerlandais (Centrale inlichtingendienst, ou CI). A cela s'ajoutent des descriptions des documents iconographiques et audiovisuels autour du CPN. Ce livre n'est cependant pas une simple compilation archivistique. De très précieuses études l'accompagnent : structure d'organisation du Komintern; une précieuse bibliographie et de courtes biographies accompagnant le descriptif des archives de dirigeants. Pour l'historien des gauches du communisme officiel, cet instrument de

travail sera particulièrement précieux, lorsqu'il étudiera les oppositions internes : celle de Gorter et Pannekoek, celle de Sneevliet, celle du CPO (opposition au début des années 30), et les liens avec d'autres mouvements : syndicalisme-révolutionnaire (NAS), mouvements pacifistes, par exemple.

P. Bourrinet

Bernard THOMAS, Les Vies
d'Alexandre Jacob (1879-1954),
Paris, Mazarine, 1998, 365 p., 120F.

Edité d'abord en 1970 sous le titre de *Jacob dit le Voleur*, cette biographie du célèbre cambrioleur anarchiste a été bien accueillie dans la presse et le grand public. Sa couverture proclame qu'il s'agit d'« un vrai roman » et il est exact qu'elle ressort plus de ce genre que de la biographie scientifique. S'il s'agissait simplement de faire un effort particulier sur la lisibilité de l'ouvrage, il n'y aurait bien entendu aucun problème ; mais ce livre appartient au type de biographie où l'on nous décrit avec précision la couleur du ciel tel jour à telle heure, celle de la chemise du héros et les sentiments profonds et inavoués des protagonistes... Ce souci du « détail qui fait vrai » et d'un certain sensationnalisme amène l'auteur à commettre, notamment, une réjouissante bourde, quand il nous parle d'un Souvarine, collaborateur du journal anarchiste d'Amiens, *Germinal*, pendant le procès de Jacob en le prenant pour un parent du « futur membre du présidium de la III^e Internationale ». Le lecteur aura compris que l'auteur fait ici allusion à Boris Souvarine, représentant du PCF auprès du comité exécutif du Komintern jusqu'en 1924 et auteur en 1935 de la première biographie de Staline (rééd. Ivrea, 1992). Est-il besoin de préciser que ledit Souvarine, de son vrai

nom Lifschitz, n'avait aucun parent qui écrivait dans *Germinal*, mais que le nom de Souvarine était celui du personnage de l'anarchiste russe dans le *Germinal* d'Emile Zola, repris comme pseudonyme par tel ou tel compagnon avant d'être adopté définitivement par l'auteur du *Staline* à partir de 1916 quand il commence à collaborer à la presse socialiste.

Voici en quelques mots, et sans fioritures, ce que l'on peut dire de la vie d'Alexandre-Marius Jacob, né le 27 septembre 1879 à Marseille ⁶. Passionné par la lecture de Jules Verne et vivant dans un grand port méditerranéen, il veut logiquement devenir marin. En 1891, il embarque comme mousse pour son premier voyage au long cours. Il se lasse vite d'une vie qu'il espérait moins monotone et, sans un sou en poche, il déserte en arrivant à Sidney. Après diverses péripéties, il parvient à retourner à Marseille où il est arrêté pour désertion, mais on passe l'éponge en raison de son jeune âge. Il peut à nouveau reprendre la mer afin de devenir officier. Travaillant avec acharnement, de graves ennuis de santé l'obligent à renoncer à ce projet et à la vie maritime. A seize ans, il commence un apprentissage de typographe. Pendant sa convalescence, il a beaucoup lu et *Quatre-vingt treize* de Victor Hugo le marque définitivement ; en particulier le dialogue final entre Cimourdain et Gauvain, où le premier exhorte le second à supprimer les parasitismes du prêtre, du juge, et du soldat. Désormais anarchiste, le jeune homme fréquente les milieux libertaires marseillais groupés autour du journal *L'Agitateur*. Trop confiant, il accepte de garder un paquet contenant des explosifs remis par un compagnon — en fait un agent provocateur — qui le trahit. Arrêté, il est condamné à six mois de prison. A sa sortie, un policier le dénonce à ses patrons. Il doit abandonner l'imprimerie. Devenu employé en pharmacie,

il est à nouveau congédié par son employeur suite à des pressions policières. Les menaces et les vexations n'épargnent pas sa famille afin de le contraindre à devenir indicateur.

Révolté par tant d'acharnement, Jacob, mis dans l'impossibilité d'exercer son intelligence et ses talents dans quelque métier que ce soit, décide de se livrer à la reprise individuelle. Le 1^{er} avril 1899, son coup d'essai est un coup de maître : il se présente au Mont de Piété de Marseille avec deux complices, tous trois se faisant passer pour des policiers. Sous prétexte de vérifier la provenance de bijoux et d'objets précieux, ils raflent le butin, non sans avoir signé un reçu en bonne et due forme. Puis, ils emmènent le commissionnaire — sorte d'usurier légal —, menottes au poignet, au Palais de Justice où ils le laissent devant la porte du procureur de la République en lui intimant l'ordre d'attendre qu'il soit interrogé... A partir de là commence la vie d'illégaliste de Jacob. Arrêté une première fois, il simule la folie et parvient à s'échapper de l'asile d'aliénés de Mont-Perrin (Aix-en-Provence), avec la complicité d'un infirmier, Royère, qui se joint aux compagnons de Jacob, les « Travailleurs de la Nuit ». Pendant trois ans, Jacob multiplie les cambriolages en France et à l'étranger. Sa bande est remarquablement organisée : il met le plus grand soin à dresser minutieusement ses plans, à s'équiper d'un matériel perfectionné comme à écouler le produit des vols en commanditant une fonderie d'or et d'argent pour ne pas être victime des dénonciations d'un recéleur. Les principes sont stricts : les opérations se font uniquement chez les « parasites sociaux » (magistrats, prêtres, militaires), à l'exclusion de ceux qui remplissent une fonction utile, « médecins, architectes, littérateurs ». Les compagnons doivent reverser 10% du produit des cambriolages pour la propagande

anarchiste et le meurtre est interdit, sauf cas express de légitime défense.

Finalement, Jacob est arrêté après un cambriolage raté à Abbeville. Son procès s'ouvre le 8 mars 1905 devant la Cour d'Assises de la Somme où il comparait, avec vingt-trois autres personnes, sous l'inculpation de vols qualifiés et du meurtre d'un agent de police, mortellement blessé lors de son arrestation. Jacob utilise le procès pour faire passer ses idées devant l'opinion, non sans manier un humour redoutable et dévastateur aux dépens des magistrats comme des témoins de l'accusation. Son seul désir est de se « payer la tête de ceux qui voulaient s'offrir » la sienne, leur servant pour ce faire « du Juvénal en bouillabaisse et de l'Aristophane en ailloli ». Parlant des gendarmes qui le surveillent, il commente : « En regardant la lune, les yeux la voient plate. En regardant certains hommes, on leur voit une tête. Il suffit de leur parler pour s'apercevoir qu'ils sont acéphales. »

Jacob est condamné aux travaux forcés à perpétuité, et part pour le bagne en janvier 1906. Toujours indompté, il livre une lutte sans merci contre l'omnipotence de l'administration pénitentiaire, retournant, non sans succès, ses propres armes contre elle. Il fera en tout huit ans et onze mois de fers. A sa sortie de quarante-quatre mois de cachot, il pèse à peine quarante-deux kilos.

En France, sa mère se bat sans relâche en sa faveur. Après de multiples démarches, Francis Million, le directeur du journal de la C.G.T., *Le Peuple*, s'intéresse au cas de Jacob et entame une campagne pour obtenir sa libération, avec le soutien des journalistes Louis Roubaud et Albert Londres et du Dr Rousseau, ancien médecin des pénitenciers. A la fin décembre 1928, Jacob est finalement libéré, après 25 ans 2 mois et 8 jours de bagne. Durant les dernières années de son incarcération, fatigué d'une lutte perpétuelle et par trop inégale, Jacob adopte « une

espèce de stoïcisme teintée de misanthropie », ramassant « la noire bannière de l'Ecclésiaste », selon Alain Sergent, son premier biographe (*Un anarchiste de la belle époque : Alexandre Jacob*, Le Seuil, 1950).

Après sa libération, il s'installe comme marchand ambulant en bonneterie. Mais Jacob n'est pas résigné et, en juillet 1936, il part se mettre au service des militants de la F.A.I. pour organiser une filière de livraisons d'armes, mais on ne le comprend pas et il rentre en France. Après la guerre, il collabore à *Défense de l'homme* de Louis Lecoin. Il y signe notamment un article sur le livre de Georges Arnaud, *Prisons 53*, avec la mention « ex-professeur de droit criminel à la Faculté des Iles du Salut »...

Pour faire « la nique aux infirmités qui guettent la vieillesse », il se donne la mort dans sa maison de Bois-Saint-Denis (Reuilly, Indre) le 28 août 1954 ; un samedi « pour que les démarches à faire ne dérangent pas les amis ». A côté de son corps on retrouve un bout de papier : « Linge lessivé, rincé, séché, mais pas repassé. J'ai la cosse. Excusez. Vous trouverez deux litres de rosé à côté de la panneterie. A votre santé. » Ce fut son dernier clin d'œil.

Trois jours plus tard, *Le Provençal* (mardi 31 août 1954) évoquait le suicide de Jacob et soulignait que « s'il vécut et agit jadis en marge des lois officielles », il ne fut un cambrioleur redoutable que « pour servir de la manière la plus désintéressée du monde une cause qu'il croyait juste ».

L'itinéraire de Jacob pose de nombreux problèmes que Bernard Thomas n'aborde pas. En rendant compte de la biographie d'Alain Sergent dans *La Révolution prolétarienne* (n°350, avril 1951), Pierre Monatte l'avait fait rudement en évoquant les dégâts de l'illégalisme dans le mouvement anarchiste : « Pour les anarchistes de ma génération, l'illégalisme a représenté le cancer de l'anarchisme. Il a

acculé des jeunes, quelques-uns des meilleurs parmi les jeunes, au pire désespoir, et à sortir du mouvement. »

Le livre de Bernard Thomas a probablement permis de mieux faire connaître la personnalité de Jacob au grand public, mais il est permis de se demander si sa manière était la bonne... En effet, il n'apporte pas d'éléments nouveaux, réduisant le personnage à son côté romanesque et sensationnel, et évite d'aborder les questions épineuses soulevées par Monatte sur les dégâts de l'illégalisme et la perte irrémédiable d'hommes qui auraient pu être des militants remarquables pour un véritable mouvement d'émancipation sociale. Le lecteur intéressé par la vie de Jacob — sa vie d'homme, et non de militant — se reportera plutôt à ses passionnants *Écrits* (2 vol., 2 CD inclus) parus en 1995 chez L'Insomniaque. Il pourra alors peut-être en conclure avec nous que, paradoxalement, ce qui reste de l'itinéraire de Jacob, c'est d'être plus un moraliste intransigeant qu'une grande figure de l'anarchisme. Qu'on en juge :

« Nous avons fait ce que nous avons pu, sincèrement, sans fard ni arrière-pensée, et il importe peu ce que d'autres pensent ou ne pensent pas. Lorsque, comme nous, on en est arrivé au soir de la vie et qu'en scrutant aux tréfonds de notre conscience, on peut franchement s'avouer que l'on n'a jamais trahi quelqu'un et toujours respecté la parole donnée, cela dépasse de beaucoup les vaines approbations d'autrui. » (*Écrits*, vol. II, p. 47.).

C. Jacquier

¹ On peut ainsi lire, ou relire, le livre de Daniel Bell, *La Fin de l'idéologie*, rééd. Presses universitaires de France, 1997.

² Récemment, Chomsky a pu qualifier les négationnistes de « petite secte de cinglés », tout en

maintenant une ferme et stricte position de principe sur la liberté d'expression. « L'État ne devrait pas pouvoir déterminer la vérité, même s'il a raison » (entretien avec Noam Chomsky), *Le Monde*, mardi 1^{er} septembre 1998, p. 14.

³ A signaler la récente publication de *Responsabilité des intellectuels*, traduction des chapitres 1, 2 & 4 de *Powers and Prospects. Reflections on Human Nature and the Social Order* (London, Pluto Press, 1996), chez Agone Éditeur (Domaine du Terras BP 2326 13213 Marseille cedex 02).

⁴ « Le sens de notre combat », préface à Paul Barton, *L'institution concentrationnaire en Russie*, Paris, Plon, 1959, p. 27.

⁵ Voir Gérard NOIRIEL, *Sur la crise de l'histoire* (Belin, 1996), ou son article « L'historien et l'objectivité » dans *SCIENCES HUMAINES* n°18 (Sept./oct. 1996).

⁶ Nous reprenons ici l'essentiel d'une notice biographique consacrée à Jacob dans l'ouvrage collectif *Marseille XX^e, un destin culturel* (Marseille, Éditions Via Valeriano, 1995).

BIBLIOGRAPHIE THEMATIQUE : MAI 68
--

Avertissement : cette bibliographie n'a pas la volonté d'être exhaustive, ni de répéter les nombreuses bibliographies déjà parues; elle vise simplement à fournir un aperçu des publications, surtout récentes, concernant Mai 68. Ne sont recensés que les ouvrages portant sur Mai 68, sans tenir compte de ceux qui traitent de Mai 68 mais qui n'y sont pas exclusivement consacrés. Les catégories de classement, quant à elles, ont surtout une vocation pratique; la ventilation opérée est, bien sûr, parfois discutable ! Le choix a été opéré essentiellement en fonction du thème du *Bulletin*, et les observations succinctes ne sont là que pour une brève information. Bonne lecture !

Synthèses Globales

- Christine FAURE, *Mai 68, jours et nuits*, Gallimard-Jeunesse, Collection Découvertes, Paris, 1998, 128 p. [Surtout descriptif, ce livre a l'avantage de contenir une belle iconographie, et un petit dossier pour approfondir].
- Benjamin LAMBERT, *Défense d'interdire - almanach (nostalgique) de mai 1968*, Méréal, Paris, 1997, 312 p. [Ouvrage multiforme, en forme de récit, d'illustration et de bilan].
- Marie-Claire LAVABRE / Henri REY, *Les mouvements de 1968*, Casterman, Paris, 1998, 128 p. [Une synthèse illustrée intéressante].
- René MOURIAUX (et autres), *Exploration du mai français, tome 1 : Terrains et tome 2 : Acteurs*, L'Harmattan, Paris, 1992, 270 p. et 324 p. [Une somme de référence].
- Odile et Philippe VERDIER, *Le Petit Livre de Mai 68*, Editions du Rocher, Collection Documents, Monaco, 1998, 1290 p. [Une synthèse et un bilan relativement large].

Analyses et Essais

- Raymond ARON, *La Révolution introuvable. Réflexions sur la révolution de mai*, Fayard, Paris, 1968, 191 p.
- Antoine ARTOUS (études coordonnées par), *Retours sur Mai*, La Brèche, Montreuil, 1988, 216 p.
- Daniel Bensaïd / Alain Krivine, *Mai si ! 1968-1988 : rebelles et repentis*, La Brèche, Montreuil, 1988, 224 p.
- Daniel Bensaïd / Henri Weber, *Mai 1968 : une répétition générale*, Maspéro, Paris, 1968, 232 p. [Avec les deux ouvrages précédents, nous avons là la vision et les interprétations des trotskystes de la Ligue Communiste, puis de la Ligue Communiste Révolutionnaire].
- Jean-Marc Coudray / Claude Lefort / Edgar Morin, *Mai 68 : la brèche. Premières réflexions sur les événements*, Fayard, Paris, 1968, 144 p. [Un ensemble de réflexions qui ont le mérite d'avoir été rédigées à chaud].
- Paul-Marie Couteaux, *Traité de savoir disparaître à l'usage d'une vieille génération*, Michalon, Paris, 1998, 203 p. [Une critique des limites du discours contestataire de Mai 68].
- Luc Ferry / Alain Renaud, *La pensée 68 : essai sur l'antihumanisme contemporain*, Gallimard, Paris, 1985, 293 p.
- Richard Gombin, *Le projet révolutionnaire. Eléments d'une sociologie des événements de mai-juin 1968*, Mouton, Paris / La Haye, 1969, 143 p.

- Jean-Pierre LE GOFF, *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte, Collection Cahiers Libres, Paris, 1998, 476 p. [Une tentative d'analyse globale, fort médiatisée pour le trentième anniversaire, et qui incite à faire le deuil de Mai 68, en insistant sur l'individualisme et le délitement de l'autorité qui en découleraient].
- Jacques TARNERO, *Mai 68*, Editions Milan, Collection Les Essentiels Milan, Toulouse, 1998, 63 p. [Une courte tentative de synthèse et de bilan, utile].
- Hubert TONKA, *Mai c'est trop tard*, Sens & Tonka, Collection Dits et Redits, Paris, 1998, 96 p. [Présentation des idées forces de Mai 68].
- Alain TOURAINÉ, *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, LGF, Collection Le Livre de Poche, Paris, 1998, 312 p. [Une analyse parue initialement en 1972, devenue depuis un classique].
- Henri WEBER, *Que reste-t-il de mai 68 ? Essai sur les interprétations des « événements »*, Editions du Seuil, Collection Points, Paris, 1998, 224 p. [Réédition d'un livre de 1988, dans lequel l'auteur, ancien dirigeant trotskyste, confronte sa propre analyse aux autres thèses en présence].

Documents d'Epoque

- Bruno BARBEY, *Mai 68, l'imagination au pouvoir*, La Différence, Collection L'Etat des Lieux, Paris, 1998, 168 p. [Collection de 278 affiches].
- Christian CAUJOLLE / Claude RAIMOND-DITYVON, *Impressions de mai*, Editions du Seuil, Paris, 1998, 96 p. [Des photographies prises durant le mois de mai, avec des essais d'analyse de l'image].
- Jean-Pierre DUTEIL, *Anarchistes en 1968 à Nanterre*, Acratie, Mauléon, 1998, 60 p.
- Jean-Pierre DUTEIL, *Textes et tracts du mouvement du 22 mars*, Acratie, Mauléon, 1998, 60 p.
- Enragés Anonymes, *Interdit d'interdire*, L'Esprit Frappeur, Paris, 1998, 96 p. [Une sélection de graffitis, des plus célèbres à d'autres, méconnus].
- Mavis GALLANT, *Chroniques de mai 68*, Rivages, Collection Rivages-Poche, Paris, 1998, 208 p. [Ensemble d'articles parus dans le *New Yorker* en septembre 1968].
- *Mai 68, le journal*, Calmann-Lévy, Paris, 1998, 224 p. [Des articles de l'époque, illustrés par des photos de Gilles Caron].
- *Mémoires de 68. Guide des sources d'une histoire à faire*, Verdier, Lagrasse, 1993, 350 p. [Un préalable indispensable pour tout chercheur].
- Jean-Franklin NARODETZKI, *Mai 1968 à l'usage des moins de 20 ans*, Actes Sud, collection Babel, série « Révolutions », Arles, 1998, 203 p. [Compilation de graffitis, tracts et chansons].
- *No copyright - Sorbonne 68, graffiti*, Verticales, Paris, 1998, 110 p. [Un recensement exhaustif des graffitis de la Sorbonne].
- Michel PIQUEMAL, *Paroles de mai*, Albin Michel, Collection Paroles de..., Paris, 1998 [recueil d'affiches et de photographies].

Témoignages Militants ou Autres

- Edouard BALLADUR, *L'arbre de mai - chronique alternée*, Plon, Paris, 1998 [Par un collaborateur de Georges Pompidou à Matignon].
- Pierre GRAPPIN, *L'île aux peupliers - de la Résistance à mai 1968, souvenirs d'un doyen de Nanterre*, Presses Universitaires de Nancy, Collection Histoire Contemporaine, Nancy, 1993,

320 p. [Témoignage un peu marginal qui, avec ceux d'Edouard Balladur et de Raymond Marcellin, présente le versant institutionnel des événements].

- Hervé LE ROUX, *Reprise*, Calmann-Lévy, Paris, 1998, 200 p. [Un éclairage particulier sur la fin du mouvement de grève].

Récits Journalistiques

- Michel GOMEZ, *Mai 68 au jour le jour*, L'Esprit Frappeur, Paris, 1998, 96 p. [Une mini-chronique quotidienne des événements].
- Hervé HAMON / Patrick ROTMAN, *Génération - tome 2, les années de poudre*, Editions du Seuil, Collection Points, Paris, 1998, 736 p. [Un « classique », qui vaut surtout par le nombre de témoignages rassemblés].
- Laurent JOFFRIN, *Mai 68, histoire des événements*, Editions du Seuil, Collection Points, Paris, 1998, 370 p. [Un récit au jour le jour plutôt bien documenté, avec une bibliographie commentée].
- Pierre SORBON-LEPAVE, *Le journal insolite de mai 68 - âge tendre et matraquages de bois*, R. Castells, Paris, 1998, 170 p. [Un récit essentiellement basé sur des articles de presse contemporains].

Etudes Thématiques et Transversales

- Yaïr AURON, *Les Juifs d'extrême gauche en mai 68*, Albin Michel, Paris, 1998, 334 p. [Voir la note de lecture de ce numéro, p. 17].
- Michel DEMONET (et autres), *Des tracts en mai 68. Mesures du vocabulaire et de contenu*, Armand Colin / Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 1975, 492 p.
- Henri LEFEBVRE, *L'irruption de Nanterre au sommet*, Syllepse, Paris, 1998, 224 p. [Réédition d'un ouvrage de 1968].
- Laurent LEMIRE, *Cohn-Bendit*, Liana Levi, 1998, 116 p. [Biographie].
- Maurice RAJSFUS, *Mai 68 : sous les pavés, la répression (mai 68-mars 74)*, Le Cherche Midi Editeur, Collection Documents, Paris, 1998, 250 p. [Un éclairage sur le versant policier de Mai 68, et surtout de ses suites, qui coïncide avec la situation de R. Marcellin au Ministère de l'Intérieur].
- *Un mois de mai très occupé, paroles et images de 1968*, VO / Le Temps des Cerises, Montreuil, 1998, 256 p. [Un ouvrage collectif consacré à l'aspect ouvrier de Mai 68].

Bibliographie réalisée par Jean-Guillaume Lanuque



REVUE DES LIVRES

Pour ce premier numéro, cette rubrique est particulièrement fournie, puisque nous avons choisi d'essayer de répertorier l'ensemble des ouvrages parus de janvier à septembre 1998.

ANARCHISME.

- MEUWLY Olivier, *Anarchisme et modernité. Essai politico-historique sur les pensées anarchistes et leurs répercussions sur la vie sociale et politique actuelle.* (Lausanne, Age d'homme, 1998, 223 p.)

ANTICOLONIALISME.

- LOUZON Robert, *100 ans de capitalisme en Algérie (1830-1930). Histoire de la conquête coloniale.* (Paris, Acratie, 1998, 64 p., 30F).
- Texte de 1930 d'un anticolonialiste français.

EXTREME-GAUCHE.

- AURON Yaïr, *Les juifs d'extrême-gauche en Mai 68.* (Paris, Albin Michel, 1998, 336 p., 135F).

Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 17.

- SOMMIER Isabelle, *La violence politique et son deuil. L'après 68 en France et en Italie.* (Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998, 256 p., 136F)

Etude comparée de la tentation terroriste dans les extrême-gauches françaises et italienne, par une universitaire de science politique.

INTELLECTUELS RADICAUX.

- BARSKY Robert, *Noam Chomsky, une vie de dissidence.* (Paris, Odile Jacob, 1998, 300p., 145F).

Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 20.

- BARSAMIAN David, *Entretiens avec Chomsky.* (Montréal, Ecosociété, 1998, 170 pages, 120F.)

L'auteur, par le biais de ces entretiens, cherche à nous faire découvrir Chomsky dans son intimité.

- VESNIER Jean-Michel, *Eloge de l'irrespect et autres écrits sur Georges Bataille.* (Paris, Descartes & Cie, 1998.)
- VERDES-LEROUX Janine, *Le savant et la politique. Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu.* (Paris, Grasset, 1998, 248 p., 125F)

Véritable réquisitoire contre l'œuvre et la sociologie de Pierre Bourdieu, qui a été à l'origine d'une importante campagne médiatique contre le sociologue à la rentrée 1998.

- Ouvrages sur Guy Debord : cf. « Situationnisme. ».

MAI 68.

Voir bibliographie spécifique dans ce numéro, p. 36.

SITUATIONNISME.

- GONZALVEZ Shigenobu, *Guy Debord ou La beauté du négatif*. (Paris, Mille et une Nuits, 1998, 141 p., 16,50F).

Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 26.

- INTERNATIONALE SITUATIONNISTE, *La véritable scission dans l'Internationale*. (Paris, Fayard, 1998, 175 p., 85F).

Réédition augmentée de ce livre paru pour la première fois en 1972, qui dressait alors le bilan de l'IS.

- MARELLI Gianfranco, *L'amère victoire du situationnisme. Pour une histoire critique de l'Internationale Situationniste*. (Arles, Sulliver, 1998, 420 p., 200F).
- MARTOS Jean-François, *Correspondance avec Guy Debord* (Paris, Le fin mot de l'histoire, 1998, 320 p., 140F).

Ce livre est déjà un « collector » : suite à une plainte des héritiers de Guy Debord, il a immédiatement été retiré de la vente !

- MENSION Jean-Michel, *La tribu*. (Paris, Allia, 1998, 144 p., 90F).

L'auteur, plus connu dans les milieux trotskystes sous le nom d'Alexis Violet, retrace l'itinéraire de l'Internationale lettriste, dont il fut membre avec Guy Debord. Ce livre contient de nombreux documents inédits (photos, tracts...), ainsi que des entretiens avec Gérard Berreby et Francesco Milo Di Villagrazia.

- MERCIER Luc (Ed. et trad.), *Archives situationnistes. Documents traduits 1958-1970*. (Paris, Parallèles, 189 p., 100F)

Traduction de textes (jusqu'alors inédits en français) issus de l'Internationale Situationniste en Allemagne, Angleterre, Pays-Bas et Etats-Unis.

- VIOLEAU Jean-Louis, *Situations construites*. (Paris, Sens et Tonka, 1998, 96 p., 80F).

Essai sur l'IS, mise en perspective avec Cobra, Potlach, l'Internationale lettriste et les mouvements artistiques et architecturaux anglais.

TEXTES THEORIQUES.

- PANNEKOEK Anton, *Démocratie - fascisme - national-socialisme*. (Paris, Acratie, 1998, 64 p., 30F).

Texte écrit pendant la deuxième guerre mondiale, suivi par une courte notice biographique.

TROTSKYSME.

- FILOCHE Gérard, *68-98, histoire sans fin*. (Paris, Flammarion, 1998, 368 p., 110F).

Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 24.

- GOFMAN Patrick, *Cœur de cuir* (Paris, Flammarion, 1998, 264p., 105F)

Souvenirs romancés d'un militant de l'OCI dans les années 60 et 70.

- JONQUET Thierry, *Rouge, c'est le vie*. (Paris, Seuil, 1998, 176 p., 95F).

Voir la note de lecture dans ce numéro, p. 30.

- MARIE Jean-Jacques, *Trotsky*. (Paris, Autrement, coll. « Naissance d'un destin », 1998, 232 p., 89F).

Voir dans ce numéro la note de lecture sur ce livre, p. 31, ainsi que sur le *Staline* du même auteur, dans la même collection

XVIII° - XIX° SIECLES.

- GUERIN Daniel, *Bourgeois et bras-nus. La guerre sociale sous la révolution 1793-1795.* (Paris, Les nuits rouges, 1998, 288 p., 87 F).

Réédition du livre de 1973, lui-même abrégé des 2 volumes de 1946 : La lutte des classes sous la Première République.

- VUILLAUME Maxime, *Mes cahiers rouges au temps de la commune.* (Arles, Actes Sud, coll. Babel-Révolutions, 1998, 544 p.)

Souvenirs d'un communard, animateur du journal *Le Père Duchêne*.

DIVERS.

- JANOVER Louis, *La tête contre le mur. Essai sur l'idée anticommuniste au XXe siècle.* (Arles, Sulliver, 1998, 216 p., 130F).

Pamphlet sur les mutations au sein du PCF.

- KIERMAN Ben, *Le génocide au Cambodge 1975-1979.* (Paris, Gallimard, 1998).
- WOLIKOW S. et BLEUTON-RUGET A., *Antifascisme et nation. Les gauches européennes au temps du Front populaire.* (Dijon, PU Dijon, 1998.).

Revue des Livres réalisée par Yann Kindo



REVUE DE PRESSE

- Courant Alternatif

(mensuel édité par l'Organisation communiste libertaire)

— n° 76, février 1998

* Cornélius Castoriadis et « Socialisme ou Barbarie », D. Blanchard, p. 30-31

* A propos du Livre noir sur le communisme, JPD, p. 32-34

* Courtois à la CNT : qui sert à qui ?, Daniel Blanchard, p. 34.

— n° 77, mars 1998

* Gandhi : mythes et réalités, p. 36-37.

— n° spécial, mai 1998

« Il y a 30 ans : mai 68 », 32 pages.

- Partisan

(OCML-Voie prolétarienne)

— n° 128, 15 mars 1998

* «Vive les 150 ans du communisme », le comité directeur de Voie prolétarienne ; suivi de « L'histoire du Manifeste du parti communiste » (extrait traduit du Revolutionary Worker [USA], 14/12/97), p. 17-19.

— n° 130, 15 mai 1998

* « La lutte entre les deux voies au sein du parti bolchevik (1917-1923) », Jean Labeil ; suivi de « A propos du précédent article de Jean Labeil sur la Révolution russe », le CD, p. 20-23.

— n° 131, 15 juin 1998

* « Mai-juin 68, le séisme et la faille », Jean Labeil, p. 10-12.

* « La CGT en Mai 68 : rétablissons la vérité ! », correspondant VP, p. 13.

— n° 132, 15 septembre 1998

* « Mai-juin 68, le séisme et la faille (suite) », Jean Labeil, p. 12-14.

- Revue Internationale

(Courant communiste international)

— n° 92, 1^{er} trimestre 1998

* Les falsifications de la révolution de 1917 :

Le mensonge communisme = stalinisme = nazisme, p. 13-16.

— n° 93, 2^e trimestre 1998

* Mai 1968 : le prolétariat revient à l'avant de la scène, p. 8-12

* 1848 : le *Manifeste communiste*, une boussole indispensable pour l'avenir de l'humanité, p. 13-16

* Le communisme n'est pas un bel idéal, il est à l'ordre du jour de l'histoire III. 1918 : le programme du Parti communiste allemand, p. 16-21

* Révolution allemande IX.

L'action de mars 1921 : le danger de l'impatience petite-bourgeoise, p. 22-27.

— n° 94, 3^e trimestre 1998

* Chine, maillon de l'impérialisme mondial III

Le maoïsme, un rejeton monstrueux du capitalisme décadent, p. 10-16

* Le communisme n'est pas un bel idéal, il est à l'ordre du jour de l'histoire, IV

La plate-forme de l'Internationale Communiste, p. 16-20.

Revue de Presse réalisée par Charles Jacquier

REVUE DES REVUES

C'est un type de rubrique à laquelle la majorité de nos lecteurs doit être habituée. Signalons donc simplement que la recension des revues va de janvier à septembre 1998.

_ Les Cahiers du C.E.R.M.T.R.I numéro 88, mars 1998, 82 p, 25 F : Documents sur l'époque du « produire d'abord ». France 1945-1947.

_ Les Cahiers du C.E.R.M.T.R.I numéro 89, juin 1998, 54p, 25 F : Témoignages sur la Russie soviétique, 1917-1924.

_ Les Cahiers du C.E.R.M.T.R.I numéro 90, septembre 1998 : Documents sur la lutte de classes en France, 1955-1957.

_ Cahiers Léon Trotsky numéro 61, février 1998, 126p, 80 F : Le mouvement trotskyste en Inde et à Ceylan.

_ Cahiers Léon Trotsky numéro 62, mai 1998, 128p, 80 F : Les sociétés capitalistes malades de la peste.

_ Cahiers du Mouvement Ouvrier numéro 1, avril 1998, 160p, 50 F (recueil de documents pour l'essentiel).

_ Cahiers du Mouvement Ouvrier numéro 2, juin 1998, 160p, 50 F (idem).

_ Cahiers du Mouvement Ouvrier numéro 3, septembre 1998, 160p, 50 F (idem).

_ (Dis)Continuité numéro 1; Bordiga : Sul filo del tempo (surtout un recueil de textes).

_ (Dis)continuité numéro 2; Bordiga : textes sur la « conquête spatiale », 1957-1967.

_ L'Histoire, numéro spécial (223), juillet-août 1998, 114p, 40 F : Révolution et tragédie, le siècle communiste.

_ Réfractions, numéro 2, 1998, 192p, 80 F : Philosophie politique de l'anarchisme.

...Et quelques articles:

_ « La R.P. sur les ondes », in La Révolution Proletarienne numéro 722, septembre, pp. 3 à 9.

_ « Notes sur notre histoire - III, autour des années Caudron de Simone Minguet », par Michel Lequenne, in Critique Communiste numéro 151, hiver-printemps 1998, pp. 95 à 98.

Revue des revues réalisée par Quentin Dauphiné

Illustrations (fournies par Philippe Bourrinet)

- Pages 6 et 9, eaux-fortes de Gerd Arznt.
- Page 38 , logo de Mai 68.
- Page 41, affiche de la CNT/FAI pendant la guerre civile espagnole.
- Page 44, funérailles de Durruti.

Correspondance

Toutes les contributions que vous souhaiteriez voir publier dans le *Bulletin*, vos informations (livres, revues, travaux de recherche ou manifestations), ainsi que vos références pour une inscription à la liste des chercheurs, ou toute lettre destinée à la future rubrique Courrier des lecteurs, sont à envoyer au responsable du secrétariat :

LANUQUE Jean-Guillaume, Appartement 107, Entrée 3, 13, rue de Malzéville, 54 000 NANCY

Fax : 03-83-35-78-81

E-mail : jeanguillaume.lanuque@wanadoo.fr (préciser en « Objet » : Bulletin)

Nous sommes bien sûr conscient des limites de ce premier numéro, mais c'est par votre participation et votre confiance que nous parviendrons à l'améliorer. La parution du deuxième numéro du *Bulletin* est prévue pour le courant du mois d'avril.

Le bulletin d'abonnement, rempli et accompagné du chèque de 60 F pour 4 numéros (sans mention d'ordre) est à renvoyer à l'adresse suivante : Jean-Guillaume Lanuque, Appt 107 - Entrée 3, 13 rue de Malzéville, 54000 Nancy.

NOM.....

PRENOM.....

ADRESSE.....

.....

JE SOUHAITE FAIRE DEBUTER L'ABONNEMENT AU NUMERO.....